This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.

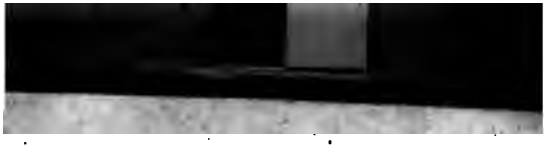
+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.

+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.

+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`



[My the Baron von
Poellnitz]

HISTOIRE SECRETTE DE LA DUCHESSE D'HANOVER, EPOUSE DE GEORGES PREMIER,

Roi de la Grande Bretagne.

Les malheurs de cette infortunée Princeſſe. Sa Priſon au Château d'Alhen où elle a fini ſes jours ; ſes intelligences ſecrettes avec le Comte de Konigſmarck, aſſaſſiné à ce ſujet.

A LONDRES,
Par la Compagnie des Libraires.

M. DCC. XXXII.

22813 1 4

HISTOIRE
SECRETTE
DE LA
DUCHESSE D'HANOVER.

Si les faveurs de la fortune étoient une marque certaine du mérite de ceux à qui elle les prodigue, toute l'Allemagne auroit peut-être vû avec moins de ſurpriſe, la fille d'un Gentilhomme François devenir l'épouſe d'un de ſes plus grands Princes. Mais comme elle ré-

pand ſes bienfaits ſans diſcernement & ſans choix ; les Allemands qui ne connoiſſoient pas les vertus de Mademoiſelle d'Olbreuſe, * blâmérent d'abord le Duc de Zell d'avoir préféré aux Princeſſes du Païs, une fille que le hazard avoit conduite en Allemagne, à la ſuite de la Princeſſe de Tarante qui s'étoit retirée de France, pour cauſe de Religion.

Ce fut en Hollande, à Breda, où le Duc de Zell vid Mademoiſelle d'Olbreuſe pour la premiere fois. Elle étoit alors à la fleur de ſon âge, & d'une figure à inſpirer facilement de l'amour : Mais ſi les charmes de ſa perſonne la diſtinguoient du commun, les belles qualitez de ſon ame achevoient de lui gagner les cœurs.

*Elle étoit fille d'un Gentilhomme du Poitou.

Vertueuſe, jeune & belle comme étoit Mademoiſelle d'Olbreuſe, il n'y avoit que ſa naiſſance ſeule qui la rendît inférieure au Duc de Zell : Mais cette conſidération ne fut pas capable d'empêcher ce Prince de lui offrir la main qu'elle refuſa d'abord, en lui repreſentant qu'il ne devoit pas s'abandonner à la vivacité d'une paſſion dont il pourroit ſe repentir.

Ce diſcours, au lieu de faire changer de deſſein au Duc, ne fit qu'augmenter ſon eſtime & ſa tendreſſe pour Mademoiſelle d'Olbreuſe, & il ne balança point à l'épouſer. Elle ne prit pourtant pas dèſlors le titre que ſon rang lui donnoit *, & ce ne

* Suivant l'ancien uſage de l'Empire, le titre de Princeſſe eſt interdit à toutes autres qu'aux Princeſſes de naiſſance, à moins d'une grace particuliere de l'Empereur.

fut que quelques années après ſon mariage, que l'Empereur Leopold la reconnut en qualité de Ducheſſe de Zell, malgré les brigues & les opoſitions d'Erneſt Auguſte, Electeur d'Hanover, frere du Duc de Zell, qui mit tout en uſage pour parer ce coup.

Ce Prince étoit doublement irrité contre ſon frere : D'un côté, il regardoit l'alliance qu'il venoit de contracter comme une honte pour leur Maiſon ; & de l'autre, il ne pouvoit oublier la promeſſe que le Duc de Zell lui avoit faite de ne ſe point marier. D'ailleurs, étant le plus proche héritier du Duc de Zell ; les enfans de Mademoiſelle d'Olbreuſe étant exclus, par les Loix du Païs, de la ſucceſſion de leur Pere, tant que leur Mere ne ſeroit pas déclarée Princeſſe ; l'E-

lecteur d'Hanover avoit un intéreſt ſenſible pour s'opoſer à une déclaration qui lui étoit ſi préjudiciable : Mais l'Empereur crut devoir cette faveur au Duc de Zell, en reconnoiſſance du ſecours que ce Prince lui avoit envoyé peu auparavant contre les Turcs.

La Ducheſſe de Zell n'ayant plus rien à deſirer du côté de la Grandeur, ne ſongea plus qu'à ſe conſerver le cœur de ſon époux, & à contribuer au bonheur de ſes Sujets. Les Peuples du Duché de Zell, ſenſibles aux bontez de leur Souveraine, ne ceſſoient de faire des vœux au Ciel pour en obtenir un Prince héritier d'une Princeſſe ſi accomplie ; mais ce fut ce qui manqua à leur bonheur & à la fortune de la Ducheſſe. Elle n'eut qu'une fille qui fut la

plus belle & la plus malheureuſe Princeſſe de ſon tems.

Cette Princeſſe ne fut pas plûtôt en âge d'être mariée, qu'elle ſe vid recherchée par les plus grands Princes de l'Europe. Le Duc & la Ducheſſe de Zell furent quelque-tems ſans pouvoir ſe déterminer ſur leur choix; mais enfin le Prince héréditaire de Wolffenbuttel leur proche parent, eut la préférence ſur ſes concurrens.

Des raiſons d'Etat firent différer quelque-tems la concluſion de ce Mariage, & ce retardement fut la ſource de tous les malheurs de la Princeſſe.

L'Electeur d'Hanover ne pût voir ſans une extrême jalouſie, l'union prochaine de ſa Niéce avec le Prince de Wolffenbuttel, dont il regardoit le Pere comme ſon ennemi. Il y fut

d'autant plus ſenſible, qu'il avoit ſongé lui-même depuis longtems à faire la demande de la Princeſſe pour le Prince Georges ſon fils ; & n'avoit été retardé dans ce deſſein que par conſidération pour l'Electrice ſa femme, qui, fiere de ſa naiſſance, étant fille de Frederic Electeur Palatin, Roi de Bohême, avoit toûjours regardé la fille de la Ducheſſe de Zell comme un parti indigne de ſon fils. Mais l'Electeur prévoyant que l'alliance que le Duc de Zell méditoit, porteroit préjudice à ſes légitimes prétentions ſur le Païs de Zell, ſçût ſi bien repreſenter à l'Electrice que les véritables intérêts de leur Maiſon, demandoient que le Prince Georges épouſât la Princeſſe ſa couſine, qu'il l'y fit enfin conſentir, & lui perſuada même

de ſe charger de cette négociation.

Perſonne, en effet, n'étoit plus propre que cette Princeſſe à la faire réüſſir. Elle poſſédoit dans un degré éminent toutes les qualitez d'un habile Miniſtre, & quoiqu'elle eût témoigné un extrême mépris pour la Ducheſſe de Zell; néanmoins par une bizarrerie aſſez ſinguliere, elle s'étoit toûjours conſervé beaucoup d'aſcendant ſur l'eſprit du Duc.

Le départ de l'Electrice fut ſi précipité, que le Prince de Wolffenbuttel & le Duc de Zell lui-même n'en pûrent être informez; c'étoit alors dans les plus grands jours de l'Eté; & comme Hanover où l'Electeur faiſoit ſa réſidence, n'eſt éloigné de Zell, que de dix heures de chemin, l'Electrice étant partie

à l'entrée de la nuit, y arriva avant le lever du Soleil; & ſe faiſant un plaiſir de ſurprendre le Duc de Zell, elle ſe fit conduire (ſans permettre qu'on l'annonçât) dans l'apartement de la Ducheſſe où on lui dit qu'il étoit.

Le Duc & la Ducheſſe ne furent pas peu ſurpris de ſe voir éveiller par l'Electrice. Cette Princeſſe s'étant aſſiſe du côté du Duc, lui fit ſes excuſes en Allemand : elle ſçavoit que cette Langue n'étoit point entenduë de la Ducheſſe, ainſi elle entra librement en matiere. Elle lui déclara le ſujet qui l'amenoit à Zell, & lui repreſenta que le Prince Georges étant fils de l'Electeur ſon frere, & par conſéquent ſon plus proche héritier, il ſembloit avoir de plus juſtes prétentions que tout autre à

l'union de la Princeſſe. Que cette alliance, en aſſurant la fortune du Prince Georges & de la Princeſſe de Zell, établiroit en même-tems celle de la Ducheſſe de Zell, en cas qu'elle eût le malheur de devenir veuve; puiſqu'il trouveroit un Gendre dans l'héritier légitime du Duché de Zell : Que la ſureté de ſes Peuples s'y trouveroit, étant menacez d'une cruelle Guerre, ſi le Prince de Wolffenbuttel, ſe prévalant du mariage de la Princeſſe, venoit à former quelques prétentions ſur ce Duché, contraires aux juſtes droits du Prince Georges. Enfin, elle ſçût ſi bien ſe prévaloir du talent perſuaſif qu'elle avoit reçû de la nature, que le Duc de Zell s'engagea dès ce premier entretien, à retirer ſa parole donnée au Prince de Wolf-

ſenbuttel, & promit ſa fille au Prince Georges.

La Ducheſſe de Zell étoit en d'étranges inquiétudes ſur le ſujet de la converſation de ſon Epoux & de l'Electrice : elle ſe doutoit bien qu'elle devoit rouler ſur des affaires ſecrettes dont on vouloit lui faire un myſtére, puiſqu'on affectoit de parler une langue qui lui étoit inconnuë. Elle ne put réſiſter à ſon impatience; & interrompant le Duc, elle lui demanda le ſujet de la venuë de l'Electrice : Mais le Duc qui avoit toûjours eu pour elle une complaiſance ſans bornes, en manqua en cette occaſion. L'Electrice qui ne vouloit point faire l'honneur à la Ducheſſe de lui demander ſon conſentement, exigea du Duc, dès le commencement de ſon diſcours, qu'il ne feroit rien con-

noître à la Ducheſſe ſa femme, de ce qu'elle alloit lui propoſer, qu'après qu'il lui auroit donné une réponſe déciſive. La Ducheſſe fut donc obligée de vaincre ſon impatience, & d'attendre pour s'éclaircir que l'Electrice ſe fût retirée. Mais quelle fut ſa ſurpriſe lorſqu'elle aprit la nouvelle réſolution de ſon Epoux ? Elle fit des réflexions affligeantes ſur le peu de cas que l'Electeur & l'Electrice d'Hanover avoient toûjours fait d'elle, ce qui ne lui donnoit pas lieu d'attendre de leur fils un traitement plus favorable. Un preſſentiment ſecret, fortifié par la connoiſſance qu'elle avoit que le Prince Georges étoit épris d'une Dame d'Hanover, lui faiſoit regarder ce Mariage comme ne pouvant être que funeſte à la Princeſſe : Elle employa les larmes

mes & les prieres pour détourner le Duc du deſſein où elle le voyoit de ſacrifier ſa fille à des raiſons d'état, & lui repreſenta le tort qu'il ſe feroit en violant la parole qu'il avoit donnée au Prince de Wolffenbuttel; mais toutes ces conſidérations ne purent empêcher le Duc de préférer le bien de ſes Sujets au bonheur de ſa fille. La Ducheſſe le trouva inexorable, & ce Prince qui avoit eû juſqu'alors une déférence entiere pour ſes avis, n'en montra aucune dans une circonſtance auſſi délicate, & où il auroit dû le moins en manquer, tant pour ſon propre repos, que pour celui de la Ducheſſe & de ſa fille.

Tandis que la triſte Ducheſſe de Zell s'affligeoit de ſe voir ſi peu de pouvoir ſur l'eſprit du Duc ſon mari, l'Electrice dépêcha un

Courier à l'Electeur, pour lui donner part du succès de sa négociation; elle demanda en même tems le Prince Georges qui ne tarda pas d'arriver à Zell, avec un cœur plus sensible aux espérances de la succession de son oncle, que ce mariage lui assuroit, que touché de la beauté & des graces de la Princesse sa cousine. Le mariage fut célébré peu de jours après, avec autant de pompe que le permit le peu de tems qu'on avoit eû pour s'y préparer. Les deux Epoux y parurent dans un éclat, qui leur attira l'admiration & les aplaudissemens des spectateurs. La Princesse étoit dans tout le brillant de la beauté; ses actions étoient pleines de douceur & de modestie; son air étoit noble & grand; mais ses charmes, tous relevez qu'ils étoient par une riche parure, n'empê-

n'empêchoient pas que l'on ne remarquât en elle un fond de mélancolie, dont elle n'étoit pas la maîtreſſe, & qui faiſoit aſſez connoître qu'elle alloit à l'Autel bien plus par obéïſſance que par inclination.

Le Prince Georges avoit naturellement l'air froid & réſervé, mais ſa froideur parut plus que jamais en cette occaſion, où ſon cœur préoccupé des charmes de ſa Maîtreſſe, * ne pouvoit avoir que de l'indifférence pour tout ce qui n'étoit point elle.

Le Duc & la Ducheſſe de Zell s'aperçûrent plus que perſonne du peu de ſimpathie qui paroiſſoit entre les deux Epoux. Comme ils aimoient leur fille, ils en furent vivement touchez; & dans cette auguſte Aſſemblée il n'y eut que l'Electrice d'Hanover qui pa-

* La Sœur de la Comteſſe de Platen.

rut ſatisfaite, & qui s'aplaudit de ſon ouvrage.

Le Prince & la Princeſſe, peu de jours après leur mariage, furent avec l'Electrice à Hanover, où l'Electeur leur fit une magnifique réception.

L'ambition & la galanterie étoient alors l'ame de la Cour d'Hanover, & occupoient également les hommes & les femmes. Les Dames avoient tant de part au Gouvernement, que l'amour étoit toûjours mêlé aux affaires, & les affaires à l'amour : perſonne n'y étoit oiſif; & l'on étoit ſans ceſſe occupé de plaiſirs ou d'intrigues; auſſi cette Cour étoit-elle regardée comme une des plus brillantes Cours de l'Allemagne après celle de l'Empereur. L'Electeur étoit affable, gracieux & de facile accès, toûjours magnifique & généreux;

ſon

ſon air étoit grave, noble, plein de douceur & de majeſté.

L'Electrice étoit toute digne d'un ſi grand Prince, & on n'a jamais vû tant d'heureux talens réünis dans une même Princeſſe. Née durant les adverſitez du Roi de Boheme ſon pere, elle n'avoit point été élevée dans cette pompe qui ébloüit quelquefois aſſez les Princes, pour les rendre inſenſibles à toute autre choſe qu'à leur grandeur. Les diſgraces du Roi ſon pere lui avoient inſpiré une compaſſion pour les malheureux, qui la faiſoit aller au-devant de tout ce qui pouvoit les ſoulager. Elle étoit bonne & affable envers ceux qui lui étoient inférieurs, fiere, mais civile avec ſes égaux; ſçachant ſoutenir ſa dignité ſans en paroître préoccupée. Adonnée dès ſon enfance à la lecture, elle avoit aquis aſſez

de connoiſſance des belles Lettres pour en parler avec juſteſſe. Elle poſſedoit bien pluſieurs Langues; mais ſur tout l'Allemande, la Françoiſe & l'Angloiſe, & ſi elle ne parloit pas avec la même facilité les autres Langues de l'Europe, elle les entendoit aſſez pour être en état de répondre aux naturels de ces Païs.

Parmi les Etrangers qui faiſoient quelque figure à la Cour, le jeune Comte de Konigſmarck, Suédois, d'un rang diſtingué, étoit, ſans contredit, celui qui ſe faiſoit le plus remarquer. Il avoit alors vingt ans; ſa taille étoit parfaitement belle, ſon air noble, tous les traits de ſon viſage étoient réguliers; une quantité bien proportionnée de cheveux bruns-chatains, naturellement friſez à groſſes boucles, achevoient de le rendre un des plus aimables hom-

mes du monde. Son esprit joint à la grandeur de ses sentimens, n'étoit pas moins digne d'admiration que sa personne. Il avoit été élevé à la Cour de Zell, avec la jeune Princesse, & cette simpathie qui ne reconnoît qu'une loi impénétrable qu'on ne peut expliquer, avoit fait naître dans leurs jeunes cœurs une amitié réciproque dès leur plus tendre enfance.

La Princesse vid avec plaisir Konigsmarck à Hanover; & comme elle étoit encore étrangère en cette Cour, où elle ne connoissoit personne en qui elle pût mettre sa confiance, elle souhaita dès-lors que l'Electeur le retint à son service, pour avoir en lui un homme sur la fidélité de qui elle pût compter, ne doutant point que ce jeune Seigneur, en qui elle avoit toûjours reconnu une affection respectueuse

pour

pour elle, ne ſe fit un plaiſir de s'attacher à ſe perſonne.

Si la Princeſſe ſouhaitoit de voir Konigſmarck s'arrêter à la Cour, le panchant naturel qui l'attachoit ſecrettement à elle, le lui faiſoit deſirer avec ardeur. Il ſe déguiſoit alors à lui-même, (ſous le voile d'amitié) une paſſion qui par la ſuite cauſa ſa perte. Il offrit donc ſes ſervices à l'Electeur; & ce Prince informé de ſa naiſſance, & de la gloire qu'il s'étoit aquiſe dans une Campagne qu'il venoit de faire contre les Turcs, lui donna un emploi conſidérable avec une groſſe penſion.

Dès que Konigſmarck ſe vid un état certain au ſervice de l'Electeur, il rechercha avec des ſoins empreſſez à faire ſa cour à la Princeſſe, & tacha, par ſes aſſiduitez & ſes reſpects, de mériter ſa confiance.

fiance. L'amitié dont l'honoroit le Prince Charles, frere du Prince Georges, lui en facilitoit les moyens. Ce jeune Prince, beau, bien fait & galant, & qui ne cherchoit qu'à s'amuſer, alloit ordinairement paſſer les après-dînées chez la Princeſſe, où tout ce qu'il y avoit de plus beau & de mieux fait, de l'un & de l'autre ſexe, ne manquoit pas de ſe trouver juſqu'à l'heure du Cercle de l'Electrice. Le plaiſir que ce jeune Prince trouvoit dans la converſation de Konigſmarck, étoit cauſe qu'il s'en faiſoit toûjours ſuivre chez la Princeſſe. Cette facilité qu'eut Konigſmarck de la voir, excita dans ſon cœur des mouvemens qu'il n'avoit point encore éprouvé, & qui ne laiſſoient pas long-tems douter des véritables ſentimens qu'il avoit pour elle. Il fit de triſtes

réfle-

réflexions ſur les dangers où il alloit s'expoſer, & ſur la vertu ſévére de la Princeſſe, qui ne lui permettoit aucune eſpérance. Il eût voulu la fuïr, mais il étoit trop tard, & quelque effort qu'il fit pour s'y réſoudre, ſon cœur ne put conſentir à une ſi cruelle ſéparation. Il prévit bien qu'il ne pouvoit être que malheureux, mais il aima mieux l'être près de la Princeſſe qu'éloigné d'elle; & il ſe flâta d'être toûjours aſſez le maître de ſon amour pour le cacher aux yeux de toute la Cour & de la Princeſſe même.

La Princeſſe qui ignoroit ce qui ſe paſſoit dans le cœur de Konigſmarck, & qui prenoit ſes aſſiduitez pour des marques de ſon reſpect envers elle, ou de ſa reconnoiſſance des bienfaits qu'il avoit reçû du Duc de Zell, le regardoit comme un homme qui lui

lui étoit véritablement attaché, & augmentoit chaque jour ſa confiance en lui.

Tout brillant que paroiſſoit le ſort de la Princeſſe elle n'en étoit pas plus heureuſe. Quoiqu'elle eut donné un fils à ſon Epoux,* ce Prince n'en avoit pas moins de froideur pour elle. Madame de Wic, dont le mari occupoit des emplois conſidérables au ſervice de l'Electeur, le poſſédoit entiérement; & s'il avoit encore quelque conſidération pour la Princeſſe, la bienſéance y avoit plus de part que tout autre motif.

Ce n'eſt pas tout, l'Electeur n'avoit pour elle qu'une politeſſe pleine de froideur; & l'Electrice même, toute généreuſe qu'elle ſe montroit pour tous autres, lui faiſoit ſouvent reſſentir, par de piquans mépris, l'antipathie naturelle

* Le 30 Octobre 1683.

turelle qu'elle avoit pour le ſang de la Ducheſſe de Zell.

Ce qui aigriſſoit encore les ennuis de la Princeſſe, étoit l'orgueil inſuportable de la Comteſſe de Plate, Maîtreſſe de l'Electeur. Cette femme iſſuë d'une Maiſon illuſtre du païs de Heſſe, avoit épouſé le Comte de Plate, homme de peu de naiſſance, mais riche, & qui par ſon naturel vif & hardi, & par ſa complaiſance à entrer dans les plaiſirs de ſon Maître, & à flater ſes paſſions, avoit ſçû s'élever à la plus haute fortune.

Jamais perſonne ne ſçût mieux que cette femme tirer avantage de ſa faveur. Elle prit en peu de tems un tel aſcendant ſur l'eſprit de l'Electeur, que toutes les graces paſſoient par ſes mains. Ses volontez & ſes caprices décidoient de la fortune des particuliers,

liers. Peu de femmes lui étoient agréables, & excepté quelques unes qui avoient ſa familiarité & ſa confiance, & dont l'humeur avoit du raport avec la ſienne, elle n'en recevoit chez elle, que les jours qu'elle prenoit plaiſir à avoir une Cour comme celle de l'Electrice.

Le Comte de Plate s'aperçut bien-tôt de la paſſion de l'Electeur pour la Comteſſe : mais n'ayant rien de plus à cœur que ſa fortune, il aima mieux ſacrifier ſon honneur, que de renoncer, en s'éloignant de la Cour, aux grands avantages qu'il avoit lieu d'attendre de la faveur de ſa femme, & la laiſſa donc maîtreſſe de ſes actions, & pouſſant ſa complaiſance plus loin, il ſe tenoit preſque continuellement au Château de Linden aux portes d'Hanover, où il ne paroiſſoit

occupé que de l'embelliſſement de ce lieu. L'Electeur lui ſçût gré de ſa docilité, le fit ſon premier Miniſtre, & lui procura la dignité de Comte de l'Empire.

L'Electrice voyoit avec peine l'attachement de l'Electeur pour la Comteſſe de Plate, mais la politique lui faiſoit diſſimuler ſon chagrin, & ſçachant que la complaiſance ramene plûtôt un mari que les reproches, elle feignoit de ne s'en pas apercevoir crainte de témoigner la moindre jalouſie.

Il eût été à ſouhaiter pour la Princeſſe, épouſe du Prince Georges, qu'elle eût ſuivi la conduite de l'Electrice à l'égard de la Comteſſe de Plate, mais cette jeune Princeſſe, quoique moins intéreſſée, ne ſçût pas ſi bien diſſimuler. Elle ſuportoit impatiemment les airs hautains de cette Favorite, qui

qui lui manquoit ſouvent de reſpect ; & d'ailleurs par une foibleſſe que ſa grande jeuneſſe excuſoit, elle ne pouvoit voir ſans jalouſie une perſonne dont on vantoit la beauté, & qui, diſpoſant des treſors de l'Electeur, oſoit s'égaler à la ſurpaſſer même en magnificence : auſſi ne laiſſoit-elle paſſer aucune occaſion de la mortifier. Elle en parloit avec le dernier mépris, ſans réfléchir ſur les chagrins que cette conduite pouvoit lui attirer, & paroiſſoit encore plus animée contr'elle, que contre Madame de Wic ſa ſœur, qui, à la vérité, en uſoit plus reſpectueuſement avec elle.

La Princeſſe étoit naturellement d'une humeur enjoüée, & même un peu portée à la raillerie ; Konigſmarck qui lui connoiſſoit ce foible, & qui ne cherchoit qu'à s'inſinuer dans ſon eſprit,

au lieu de lui repreſenter que pour ſon intérêt propre, elle eût dû agir avec plus de circonſpection, étoit le premier à lui aplaudir, & à l'entretenir dans ces amuſemens dangereux.

La diſſipation continuelle qui régnoit pour lors à Hanover, où l'Electeur, toûjours occupé du ſoin de plaire à ſa Maîtreſſe, faiſoit ſuccéder les Fêtes galantes les unes aux autres, ſuſpendit cette inimitié mutuelle de la Princeſſe & de la Favorite. Elle n'éclata qu'au retour du voyage que la Princeſſe fit à Zell avec l'Electeur ſon beau-pere.

Quelque empire que l'amour eût pris ſur le cœur de ce Prince, il ne lui faiſoit point oublier les ſoins de ſon Etat. Etant informé des préparatifs de guerre qui ſe faiſoient contre les Impériaux, il crut ne devoir rien négliger pour entre-

entretenir le Duc de Zell dans ſon alliance avec l'Empire. Il alla pour cet effet à Zell & y mena la Princeſſe avec lui, ſçachant qu'il ne pouvoit procurer plus de plaiſir au Duc & à la Ducheſſe, que de leur faire voir une fille ſi chere.

Il ne déclara pas d'abord le ſujet de ſon voyage; la ſeule amitié pour ſon frere, lui ſervit de prétexte. Il careſſa ce Prince, & eut des attentions ſingulieres pour la Ducheſſe, pendant qu'il tâchoit de reconnoître ſi le Duc étoit porté à donner du ſecours aux Imperiaux. Il reconnut bientôt que le Duc de Zell étoit dans l'incertitude, & que ſon Conſeil étoit très-diviſé. Le parti de la Ducheſſe, & celui des véritables Allemands n'étans pas d'accord. Il ſçût que la Ducheſſe étoit fort broüillée avec Bernſtorf, premier

Miniſtre du Duc, & il ne manqua pas de profiter de leur diviſion, en les flâtant néanmoins l'un & l'autre également. Il témoigna d'abord à la Ducheſſe une eſtime particuliére : il lui dit que s'il n'avoit pas eu juſques alors pour elle toute la conſidération qu'elle méritoit, que ç'avoit été pour complaire à l'Electrice ſon épouſe : mais que cette Princeſſe reconnoiſſant elle-même le tort où elle étoit, vouloit réparer cette faute : & qu'enfin l'Electrice & lui ne négligeroient rien pour mériter dorénavant ſon amitié.

La Ducheſſe de Zell flâtée par ce que lui dit l'Electeur, le crut ſincére, avec d'autant plus de facilité, que pour l'amour qu'elle portoit à ſa fille, elle ne deſiroit rien tant que de vivre en bonne intelligence avec l'Electeur

cteur & l'Electrice d'Hanover. L'Electeur rechercha enſuite Bernſtorf, Favori du Duc de Zell, à qui ce Prince avoit laiſſé prendre un ton déciſif, auquel il n'oſoit preſque plus réſiſter. Ce n'eſt pas qu'il ne reconnût quelquefois ſa foibleſſe, mais il ne pouvoit ſe paſſer de ce Favori, parce qu'il flâtoit ſes paſſions & qu'il ſçavoit trop ſes ſecrets. D'ailleurs le Duc étoit accoûtumé à ſe laiſſer gouverner. Il haïſſoit les affaires, & ſon indolence jointe à une extrême paſſion pour la chaſſe, ne lui permettoit pas de gouverner par lui-même. Il laiſſoit le pouvoir à ſon Miniſtre, qui ne ſe voyoit contredire que par la Ducheſſe. Cette Princeſſe auroit ſouhaité que le Duc ſe fut repoſé ſur elle du ſoin du Gouvernement. Elle ne pouvoit ſouffrir le Miniſtre, parce qu'il empêchoit

pêchoit le Duc de faire autant de bien qu'elle eût voulu qu'il en fît aux perſonnes qu'elle avoit fait venir à ſa Cour. Elle tâchoit de le rendre odieux au Duc; mais ce Prince prévenu de l'habileté & de la fidélité de ſon Miniſtre, lui conſerva toûjours ſa faveur malgré les efforts de la Ducheſſe.

L'Electeur d'Hanover étant donc venu à Zell, voulut ſe rendre le maître de l'eſprit de ſon frere. Il jugea que le meilleur moyen pour y réüſſir, étoit de faire entrer quelques perſonnes à lui dans le Conſeil de ce Prince. Ce n'étoit pas une entrepriſe aiſée, puiſque la Ducheſſe de Zell & Bernſtorf même avoient un intérêt ſenſible de s'y oposer. L'Electeur ayant reconnu que la Ducheſſe étoit ſenſible aux marques de conſidération qu'il lui témoignoit, renouvella ſes empreſſemens

mens pour elle. Il lui fit mille protestations que si elle vouloit bien le seconder en cette occasion, il ne lui donneroit jamais lieu de s'en repentir, & que son fils & lui conserveroient toûjours pour elle tant d'affection & de reconnoissance, qu'elle ne s'apercevroit jamais du changement de sa fortune au cas qu'elle survécût le Duc son époux.

La Duchesse avoit trop de pénétration pour se fier à de telles promesses. Elle reconnut bien qu'elle ne devoit pas attendre beaucoup de la considération d'un Prince, qui, du vivant même de son époux, vouloit la priver du peu de crédit qui lui restoit. Elle feignit néanmoins de se laisser gagner, & lui promit à son tour toute l'assistance qu'il pouvoit attendre de sa part. Mais au lieu de le seconder elle fit offrir

frir ſon amitié à Bernſtorf, & lui propoſa de ſe réünir avec lui, pour traverſer un deſſein qui vraiſemblablement ne pouvoit qu'être préjudiciable au crédit & à l'autorité de tous les deux : mais ce Miniſtre étoit trop altier pour ſe livrer ſi facilement. D'ailleurs la protection de l'Electeur après la mort du Duc, & la conſervation de ſes dignitez & de ſes emplois, dont ce Prince lui avoit fait donner des aſſurances, lui paroiſſoit un avantage préférable à l'amitié de la Ducheſſe, qui ne la lui offroit que par néceſſité. Bernſtorf en agit avec plus de ſincérité envers l'Electeur. Il perſuada à ſon Maître que ſes intérêts & ceux de l'Electeur étant les mêmes, depuis le Mariage de la Princeſſe de Zell avec le Prince Georges, fils de l'Electeur, il étoit néceſſaire que les deux

Cours

Cours fuſſent tellement unies, qu'elles ne fiſſent rien l'une ſans l'autre. Que donnant cette marque de confiance à l'Electeur & au Prince ſon fils, il travailleroit pour le bonheur de la Ducheſſe & de la Princeſſe. Qu'après tout leur demande n'étoit point tout-à-fait injuſte, puiſqu'étant héritiers préſomptifs du Duché de Zell, ils avoient quelque droit de prétendre une entrée au Conſeil.

Le Duc qui étoit content de tout, pourvû qu'on le laiſſât vivre dans ſa nonchalance ordinaire, conſentit avec facilité aux propoſitions de l'Electeur, dautant qu'il comptoit rendre un grand ſervice à la Ducheſſe ſa femme, & à la Princeſſe ſa fille, dont la deſtinée après ſa mort faiſoit toute ſon inquiétude.

La Ducheſſe de Zell vid bien

que

que Bernſtorf s'étoit livré à l'Electeur d'Hanover : elle eût voulu le faire connoître à ſon époux, mais ce Prince prévenu de la haine qu'elle portoit à ce Favori, l'aſſura que tout ce que Bernſtorf ſembloit faire pour l'Electeur, n'étoit en effet que pour le bien d'elle & de ſa fille. La Ducheſſe, toute perſuadée qu'elle étoit du contraire, voyant que ſes efforts étoient ſuperflus, fut contrainte de diſſimuler & de paroître convaincuë de ce qu'elle lui diſoit. L'Electeur eut donc la ſatisfaction de réüſſir dans ſes deſſeins ; & ayant fait entrer un bon nombre de ſes créatures dans le Conſeil du Duc, il retourna à Hanover accompagné de la Princeſſe ſa belle-fille, pour qui, depuis quelque tems, il affectoit beaucoup de complaiſance.

La Princeſſe ne retrouva pas à Hano-

Hanover les mêmes agrémens qu'elle venoit de quitter à Zell, où le Duc & la Ducheſſe lui avoient donné mille témoignages de leur tendreſſe. Le Prince Georges ſon époux la revit avec la même indifférence qu'il l'avoit vûë partir : plus attaché que jamais à ſes premières amours : il pouſſa même la froideur juſqu'au point d'être deux mois ſans lui parler, évitant avec ſoin les occaſions de ſe trouver ſeul avec elle.

Il eſt aiſé de juger combien ce traitement devoit paroître rude à une Princeſſe aimable qui ne ſe l'étoit point attiré. Elle crut qu'il étoit de ſon devoir de faire un dernier effort pour ramener ſon époux. Dans cette penſée elle entra dans le cabinet du Prince un jour qu'il étoit ſeul : il voulut ſe retirer dès qu'il la vid ; mais elle l'arrêtant : „ Monſieur, lui dit-

„ elle, ſi j'avois quelque choſe à
„ me reprocher à votre égard, loin
„ de venir vous trouver comme
„ je fais, pour vous demander
„ le ſujet qui vous éloigne de
„ moi, je ſerois charmée de la
„ conduite que vous tenez, puiſ-
„ qu'elle m'épargneroit la peine
„ d'une juſtification que je ne
„ pourois pas naturellement en-
„ treprendre ſans confuſion ; mais
„ ſçachant que je n'ai jamais man-
„ qué à ce que je vous devois, ni
„ rien fait qui ait dû m'attirer le
„ mépris que vous me témoi-
„ gnez ; j'oſe me preſenter de-
„ vant vous, non pas pour
„ vous faire des reproches, mais
„ pour vous ſuplier de me dire
„ en quoi j'ai pû vous déplaire.
„ Je ne vous demande que votre
„ eſtime, & je crois même n'en
„ être pas tout-à-fait indigne ;
„ ne daignerez-vous pas me dire,

„ Mon-

Monſieur, ce qu'il faut faire " pour la mériter ? „ Vous tranquiliſer Madame, lui repliqua bruſquement le Prince ; & ſans lui rien dire de plus, il ſortit du cabinet, laiſſant la Princeſſe interdite, pleine de dépit & de deſeſpoir : elle eut à peine aſſez de force pour retourner dans ſon apartement, où elle trouva Konigſmarck & Mad^lle. de Molk, celle de ſes filles en qui elle avoit le plus de confiance. L'un & l'autre reconnut à l'altération de ſon viſage, que ſon cœur devoit être agité d'une douleur violente : ils la conjurerent de ne leur point cacher la cauſe de ſes chagrins, & cette Princeſſe crut ne devoir point refuſer à leur zèle empreſſé, une confidence qui d'ailleurs la ſoulageoit.

Konigſmarck & Mademoiſelle de Molk furent également ſur-

pris de la dureté du Prince Georges. Ils ne pouvoient comprendre comment ce Prince, qui étoit ſi poli avec toutes les femmes, & qui étendoit ſa bonté juſqu'aux moindres de tous ſes domeſtiques, pouvoit traiter ſi indignement la perſonne du monde qui méritoit le plus d'être conſidérée. Ils crurent ne devoir point s'opoſer d'abord à la juſte douleur de la Princeſſe. Ils commencerent donc par la plaindre : mais enſuite ils la conjurerent de ne point ſe laiſſer accabler par le chagrin: „ Au nom de Dieu, Madame, lui dit Konigſmarck, vivement touché de l'état où il la voyoit, „ ne vous abandonnez point à la „ douleur ; le Prince mérite-t'il „ vos larmes ? non, Madame, il „ ne mérite que votre mépris „ & votre indignation, c'eſt en „ lui témoignant l'un & l'autre „ que

que vous devez vous venger de « lui : tout l'Univers vous juſtifie- « ra, &..... Arrêtez Konigſmarck, lui dit la Princeſſe, « quoique « je vous ſçache gré du zèle que « vous me témoignez, je ne puis « ſouffrir que vous perdiez le reſ- « pect que vous devez au Prince. « Souvenez-vous que c'eſt à moi « que vous parlez & qu'il eſt mon « époux. Le Prince a de la vertu, « & s'il n'a pas pour moi toute « la conſidération qu'il devroit « avoir, je ne m'en prens qu'à « ma deſtinée. Le Prince aime ail- « leurs, peut-être que le Ciel at- « tendri par mes larmes, le gué- « rira de cette fatale paſſion, & « que j'aurai quelque jour plus de « part à ſon eſtime. Quoiqu'il en « ſoit c'eſt à moi à la mériter, & « c'eſt ce que je ne puis faire qu'en « prenant un chemin tout con- « traire à celui que vous m'indi- «

„ quez. S'il eſt vrai que vous me
„ ſoyez attaché comme vous m'en
„ avez aſſuré, vous ne m'en pou-
„ vez donner de plus fortes mar-
„ ques, qu'en gardant un éternel
„ ſilence ſur ce que je viens de
„ vous confier : c'eſt ce que j'e-
„ xige de vous, ſi vous ne vou-
„ lez que je renonce pour jamais à
„ vous voir : ce que je dis à Ko-
„ nigſmarck vous regarde égale-
„ ment, continua-t'elle, en s'a-
dreſſant à Mademoiſelle de Molk :
„ Si mon amitié vous eſt chere,
„ gardez un profond ſilence ſur
„ ce qui s'eſt paſſé entre le Prin-
„ ce & moi. „

Ils lui jurerent tous deux un ſecret inviolable ; mais Konigſmarck qui ſe ſentoit agité par divers ſentimens de haine contre le Prince Georges, d'admiration & d'amour pour la Princeſſe, étoit ſi troublé, & la regardoit ſi tendre-

tendrement que ſi elle avoit été moins accablée de ſes ennuis, elle auroit ſans doute remarqué ce qui ſe paſſoit dans ſon cœur. Il étoit apuyé contre une table, & ſi fort occupé à contempler la Princeſſe, qui pour être affligée ne lui en paroiſſoit pas moins belle, qu'il ne remarqua pas le Prince Charles d'Hanover qui venoit rendre viſite à la Princeſſe. J'allois, Monſieur, prier Konigſmarck, dit-elle à ce Prince, ſi-tôt qu'elle le vid, d'aller vous faire mes excuſes, & vous dire que j'étois indiſpoſée, de peur que vous ne vinſſiez vous ennuyer ici. Je doute, Madame, ſi je vous euſſe obéï, répondit le Prince, je n'euſſe pas été le maître de mon impatience, & l'intérêt que je prens à votre ſanté, ne m'eût pas permis de me repoſer ſur tout autre que moi même,

même, du ſoin de m'en informer.

Le Prince ſortit quelques momens après, & Koniſgmarck le ſuivit ; mais toûjours ſi penſif, que le Prince s'aperçut de ſon inquiétude. Qu'avez-vous, Konigſmarck, lui dit-il, vous ne me paroiſſez pas dans votre aſſiette naturelle ? ne ſeriez-vous plus cet indifferent Konigſmarck, & l'Amour que vous avez fait gloire de braver juſqu'ici ne ſe ſeroit-il point vengé de vous ? Fait comme vous êtes vous ne devez point apréhender d'être rebuté. Dites-moi donc ce qui vous occupe, & ſouvenez-vous que vous m'avez promis que ſi jamais vous deveniez amoureux, que je ſerois votre confident. Je profiterois de vos bontez, Seigneur, lui répondit Konigſmarck, ſi toute autre choſe qu'une violente migraine étoit la cauſe du changement

gement que vous croyez remarquer en moi : mais, grace au Ciel, je connois peu l'Amour, & je vous avouë que je lui ſçai un gré infini de n'avoir point troublé juſqu'ici ma tranquilité. Je ne ſçai ſi vous êtes ſincére, repliqua le Prince, mais je ſçai que vous aimant comme je fais, je ne mérite pas que vous me trompiez ; au reſte, je vous avertis qu'il faudra pour m'abuſer long-tems, que vous agiſſiez avec grande circonſpection, car je vous obſerverai ſi bien, que je découvrirai ce que je ſoupçonne que vous me cachez.

Quelques Courtiſans joignirent alors le Prince Charles, ce qui donna lieu à Konigſmarck de ſe retirer. Il étoit ſi affligé & troublé tout enſemble, de l'état où il avoit laiſſé la Princeſſe, & des dernieres paroles du Prin-

ce

de ſa vie, & elle reçut ce que les Medecins lui dirent du péril où elle étoit, avec un courage digne de ſa vertu.

L'Electeur & l'Electrice furent allarmez de l'état où ils la virent, car quoiqu'ils n'aimaſſent pas la Princeſſe, ils ne pouvoient cependant s'empêcher de l'eſtimer : d'ailleurs, ſçachant qu'elle étoit ſur la fin d'une ſeconde groſſeſſe, ils avoient intérêt à ſa conſervation. L'Electrice ne la quitta preſque point, & lui témoigna une amitié à laquelle la Princeſſe fut d'autant plus ſenſible qu'elle ne s'y étoit pas attenduë. Le Prince Georges aïant apris l'extrêmité où elle étoit, ne pût ſe diſpenſer de l'aller voir ; il prit le tems que l'Electrice n'étoit pas auprès d'elle, & s'étant aproché de ſon lit, il lui dit avec ſa froideur ordinaire, qu'il étoit

fâché

fâché de l'état où il la voyoit : la Princeſſe lui tendant la main : " Je meurs, Monſieur, lui dit-elle, vous en ſçavez la cauſe : " Je ne vous fais aucun reproche " & je ſouhaite même pour votre " repos, que vous ne vous en faſ- " ſiez jamais à vous-même. Vos " mépris ne vous ont pû ôter mon " eſtime, parce que j'ai toûjours " été perſuadée que vous m'au- " riez accordé la vôtre, ſi vous " n'en aviez été détourné par " une paſſion dont vous n'êtes " pas le maître : mais cette paſ- " ſion n'aura qu'un tems, vous me " rendrez un jour plus de juſtice, " & peut-être que vous ne me re- " fuſerez pas après ma mort, ce " qu'il n'a pas été en votre pou- " voir de m'accorder pendant " ma vie. „ Une foibleſſe qui lui ſurvint l'empêcha d'en dire davantage, & tira le Prince de l'em-

barras où il auroit été de lui répondre. Elle tomba dans une criſe qui décida de ſa maladie, & qu'elle ſurmonta heureuſement par la bonté de ſon tempérament. Depuis ce jour ſa ſanté ſe rétablit peu à peu, & le vingtiéme jour elle accoucha d'une Princeſſe. *

Cette couche fut plus fâcheuſe à la Princeſſe que ne l'avoit été la premiere, à quoi ne contribua pas peu la mélancolie profonde dans laquelle elle étoit plongée; quelques efforts que firent le Prince Charles, Konigſmarck & l'Electrice même pour l'en tirer. Elle garda la chambre près de trois mois ſans pouvoir ſe rétablir, & les Médecins ayant jugé que l'air de la campagne pouroit lui être ſalutaire, l'Electrice

* C'étoit au mois de Mars 1687.

ctrice la conduiſit à une des Maiſons de plaiſance de l'Electeur, qui n'étoit qu'à une heure d'Hanover ; eſpérant que les beautez du lieu, jointes au bon air qu'on y reſpiroit, diſſiperoit ſes ennuis, & lui rendroit en peu de tems ſa premiere ſanté.

Peu de perſonnes furent nommées pour accompagner l'Electrice. Elle crut par-là obliger la Princeſſe pour qui la ſolitude paroiſſoit avoir plus de charmes, que l'éclat d'une Cour nombreuſe. Le Prince Charles qui avoit de la peine à s'éloigner de la Princeſſe, pria l'Electrice de trouver bon qu'il la ſuivît, & qu'il menât avec lui Konigſmarck. L'Electrice qui chériſſoit ce fils plus qu'aucun de ſes enfans, lui accorda avec plaiſir ſa demande.

Le ſouvenir des ſoupçons du

Prince Charles, & l'apréhenſion où étoit Konigſmarck de laiſſer échaper quelques regards qui puſſent le trahir dans un lieu, où ce Prince moins diſſipé qu'à Hanover, pouroit l'obſerver avec plus de loiſir & plus d'attention, le fit douter quelques momens s'il ne devoit pas chercher un prétexte, pour reſter auprès de l'Electeur. Mais il ſe détermina bien-tôt; & cette fatale paſſion qui l'entraînoit vers la Princeſſe, après un aſſez foible combat, l'emporta ſur ſa raiſon.

C'étoit dans les plus beaux jours de l'Eté que l'Electrice & la Princeſſe partirent pour cette Maiſon de plaiſance, qui pouvoit paſſer pour la plus belle qu'eût l'Electeur. Elle étoit ornée d'excellentes peintures; les meubles en étoient magnifiques: il y avoit de très-beaux jardins

avec

avec les belles eaux du monde. La Princeſſe fut charmée de ſe trouver dans ce beau lieu ; l'Electrice n'oublioit rien de tout ce qui pouvoit amuſer ſa petite Cour. Elle lui procuroit les plaiſirs de la promenade, de la pêche, & d'une converſation vive & enjoüée. Des colations ſervies avec autant de propreté que de délicateſſe, ſe trouvoient quelquefois préparées dans les boſquets lorſqu'on s'y attendoit le moins. Enfin le plaiſir de la promenade étoit terminé par un grand ſouper & par un concert. L'Electrice permettoit à ceux de ſa ſuite, de l'un & l'autre ſexe, de manger avec elle. Après le repas on ſe mettoit au jeu, ou l'on ſe promenoit dans une grande galerie qui aboutiſſoit dans un cabinet rempli de peintures des plus excellens Maîtres.

La Princeſſe qui avoit un goût tout particulier pour cet Art, & qui deſſinoit, elle-même, parfaitement bien, prenoit un jour plaiſir à les conſidérer, & avoit particuliérement les yeux attachez ſur un tableau repreſentant Venus & l'Amour qu'on y avoit nouvellement placé. L'Electrice qui entra dans ce moment, l'ayant trouvée dans cette occupation : Princeſſe, lui dit-elle, vous ignorez peut-être que ce tableau que vous conſidérez avec tant d'attention eſt effectivement un portrait. Je le prenois pour une imagination de Peintre, Madame, répondit la Princeſſe, ne pouvant pas croire qu'il y eût eû jamais une perſonne au monde aſſez belle pour reſſembler à ce portrait. Vous vous trompiez, dit l'Electrice, & quelque beau que vous paroiſſe

ce visage, on prétend que celle qu'il représente le surpassoit infiniment, c'étoit la fille du Duc de Devon qui a causé tant de desordre dans la Maison Royale d'Angleterre sous Edouard I. Comme l'Histoire n'en parle que très-imparfaitement, il y a peu de personnes qui soient bien informez du détail de sa vie : cependant, ajoûta l'Electrice, comme j'en ai quelque connoissance, pour peu que cela vous fasse plaisir je pourai vous en faire le récit, qui vous surprendra. La Princesse marqua à l'Electrice la reconnoissance qu'elle sentoit de ses bontez, & s'étant assises, l'Electrice reprit ainsi la parole.

§*§

HISTOIRE DE GERTRUDE, Fille du Duc de Devon.

LE Comte d'Ethelvold, Favori d'Edouard I. Roi d'Angleterre, avoit porté cette qualité de Favori si loin, qu'il régnoit sur les Sujets & sur les desirs de son Roi. Ce Monarque n'agissoit que par ses conseils; il ne voyoit que par ses yeux; & comme s'il n'avoit dû aimer que par son cœur, il le chargea de voir une jeune personne nommée Gertrude, fille & unique héritiere du Duc de Devon, l'un des plus grands Seigneurs du Royaume, dont on avoit dit tant de merveilles au Roi, que si son Favori la trouvoit telle qu'on la lui avoit representée, il étoit résolu de l'épouser.

Outre

Outre la beauté qu'on attribuoit à cette fille, elle étoit ſi puiſſante en biens, qu'il étoit de la politique du Roi de ne pas lui abandonner le choix de ſon époux. Le Duc de Devon ſon pere, avoit cauſé de grands troubles, ſous le régne du Roi, prédéceſſeur d'Edouard : il étoit relégué dans ſes Terres pour cette occaſion, & c'étoit par cette raiſon qu'on n'avoit jamais vû la belle Gertrude à la Cour d'Angleterre. Le Comte Favori, fut donc chargé de la commiſſion de placer une Reine de ſa main ſur le Trône de la grande Bretagne. Cette conjoncture lui parut favorable pour ſon ambition : il flâte le Roi dans le deſir d'épouſer Gertrude, joint des raiſons de politique à la prévention qu'il remarquoit dans l'ame de ſon Maître, & ne s'attendant pas moins

moins qu'à donner une Reine aux Anglois à ſon retour, il partit avec un pouvoir abſolu de traiter ou de rompre le mariage ainſi qu'il le jugeroit à propos.

Ethelvold étant arrivé à Devon, & l'article ſecret de ſa commiſſion étant l'examen de la beauté de Gertrude, il voulut la voir avant que de faire aucunes propoſitions. Il colore ſon voyage du prétexte de rétablir le Duc à la Cour d'Angleterre, & cette bonne intention méritant toute la civilité du Duc, il fait apeller ſa fille pour lui aider à témoigner ſa reconnoiſſance. Jamais les Hiſtoires anciennes n'ont parlé ſi avantageuſement de la beauté d'une perſonne que l'Hiſtoire d'Angleterre parle de celle de Gertrude : les deſcriptions qu'elle en fait, tiennent plus du roman que de la narration;

tion ; & les effets que cette beauté a produits, ont été ſi ſurprenans qu'ils juſtifient les éloges qu'on lui a donnez. Le Comte en fut ébloüi, & cette premiere ſurpriſe ſe convertiſſant en une paſſion violente, il lui fut impoſſible de ſe réſoudre à mettre lui-même Gertrude entre les bras d'Edouard. Il s'élût & traita ſon Mariage au lieu de celui de ſon Maître, & aprit à la poſtérité, qu'en cas d'amour, il ne faut jamais donner un pouvoir ſi abſolu, que les Agens en puiſſent abuſer.

Comme il n'y avoit rien de ſi grand en Angleterre, après le Roi, que le Comte d'Ethelvold, le Duc de Devon ſe tint fort honoré de la demande qu'il lui fit de ſa fille : il la lui accorde ſans balancer, & l'un & l'autre ayant mis cette affaire aux termes qu'il

ne

ne falloit plus que la Bénédiction nuptiale pour la conclure, Ethelvold fit comprendre au Duc qu'il falloit rendre le devoir au Roi, de lui en dire un mot avant que de la conſommer; ſur ce prétexte il revint trouver Edouard, auquel il fit un portrait de Gertrude très-peu conforme à celui qu'il avoit dans le cœur. Il eſt vrai, Seigneur, dit-il au Roi, que Gertrude a tout ce qui devroit faire une belle perſonne, mais cependant elle ne l'eſt pas. Elle a un air contraint qui défigure ſa taille; ſa bouche eſt vermeille ſans être agréable; ſes yeux ſont grands, bleus, & même aſſez bien fendus, mais elle les ouvre mal; ſa phiſionomie eſt ſi niaiſe qu'elle efface l'éclat de ſon teint. Que vous dirai-je enfin, Seigneur? les traits de cette fille ne ſont pas faits les

uns

uns pour les autres, leur assemblage détruit leur détail, & jamais personne ne fut si laide & si belle tout ensemble que la fille du Duc de Devon. A ce tableau bisarre, Ethelvold joignit des raisons de fausse politique : il dit à Edouard que depuis l'exil du Duc il avoit engagé une partie de ses Terres aux Comtes & aux Ducs ses voisins : qu'il étoit haï des Anglois : que le voyage qu'il venoit de faire à Devon ayant donné quelques soupçons de la vérité, le peuple murmuroit déja de cette Alliance, & se servant du pouvoir qu'il avoit sur l'esprit du Monarque pour lui persuader ce qu'il desiroit, il fit si bien qu'il le dissuada entiérement de son dessein. Il ne se contenta pas de cet effet de ses conseils, il voulut l'apuïer d'une seconde précaution. Il connoissoit Edouard

pour être d'un temperament amoureux, il falloit à ſon cœur ou un amuſement ou une affaire ſolide. Ethelvold cherche dequoi l'occuper, il ne lui fut pas difficile de faire cette découverte : l'Angleterre eſt fertile en belles perſonnes, & il cherchoit une Maîtreſſe pour un Roi. Il jette donc les yeux ſur une fille nommée Vilfrede, qui étoit réfugiée dans un Monaſtére pour éviter la violence d'un tuteur. Elle étoit jeune, elle étoit malheureuſe, & après la fille du Duc de Devon, elle étoit la plus belle perſonne du Royaume. Le Favori la preſente au Roi pour obtenir ſa protection contre ce tuteur, qui vouloit la marier à un homme qu'elle n'aimoit pas, & ſecondant ſa harangue de tous les éloges qu'il put lui donner, il ſçût ſi bien faire valoir les bonnes

nes qualitez de Vilfrede, qu'avant qu'elle quittât le Roi il donna des marques d'avoir été ſenſible à ſa vûë. Enfin, Ethelvold ſe rendant l'entremetteur de cette intrigue, il la réduiſit bientôt aux termes de n'avoir rien à craindre pour ſa paſſion. Quand il vid Edouard ſi bien engagé, il commence à renouveller ſes conſeils ſur l'autorité du Duc de Devon, il ſe fait donner de faux avis ſur quelques intelligences entre lui & le Duc de Normandie, & preſſant le Roi de donner un frein à l'ambition de cet homme, en mariant ſa fille à une de ſes créatures, il fit tomber le Roi naturellement dans la penſée de la lui donner à lui-même. Il eſt aiſé de juger qu'il ſe porta ſans peine à cet effet d'obéïſſance, il la nomma toutefois du nom de Sacrifice : Gertrude étoit ſi dégoû-

tante, disoit-il, que dans son Mariage il n'envisageoit que le repos de l'Etat : mais enfin on se résoud à tout pour le service de son Maître ; & les grimaces observées, Ethelvold alla par ordre du Roi épouser sa belle Fiancée.

Jamais il n'y eut de joïe pareille à celle de cet Amant fortuné. Il aimoit Gertrude jusqu'à l'adoration ; il la trouva mille fois plus belle depuis qu'elle fut sa Femme, qu'il ne l'avoit trouvée quand elle n'étoit que sa Maîtresse. L'hymen fit le même effet sur le cœur de cette jeune personne. La presence de son Epoux lui étoit chere ; elle craignoit son absence, & le voyant former le dessein de retourner où son ambition l'apelloit, elle mit tout en usage pour l'en détourner ou du moins pour l'engager à lui permettre qu'elle l'accompagnât.

Ces

Ces deux propoſitions étant également funeſtes pour le Comte, il fit ce qui lui fut poſſible pour les combattre. Il aimoit Gertrude, mais il n'aimoit pas moins ſa fortune. Il ſçavoit la tromperie qu'il avoit faite au Roi, & il n'avoit garde que ſa femme vint le convaincre de menſonge & de trahiſon. Il s'excuſoit donc ſur la ſaiſon qui commençoit à devenir fâcheuſe : il promettoit de revenir promptement, mais la Comteſſe ne ſe payoit d'aucune de ſes raiſons. Elle l'accuſoit tantôt d'inconſtance & tantôt de mépris ; & ne lui laiſſant aucun repos, elle fit tant qu'elle lui arracha le récit de tout ce qui s'étoit paſſé. Quelle confidence ! pour être faite par un mari à une jeune perſonne dont le cœur n'eſt prévenu que de quelques jours d'un

amour conjugal. Ethelvold s'attendoit que cette narration étouferoit le desir que Gertrude témoignoit pour le suivre à Londres, & la tireroit de l'erreur où elle étoit, de n'être pas assez aimée de lui. Mais hélas ! qu'il connoissoit mal l'esprit de la plus grande partie des femmes, l'ambition leur est naturelle, & la dignité de Reine flate l'ame la plus philosophe. La Comtesse comprenant par ce discours, que non-seulement Ethelvold l'avoit privée d'une couronne florissante, mais que cette action la privoit encore d'aller à la Cour tant qu'Edouard seroit au monde. Elle sentit naître en elle-même une horreur secrette pour cet époux indiscret, qui le lui rendit plus haïssable qu'il ne lui avoit paru charmant. En vérité après cet aveu il ne devoit plus craindre

dre qu'elle le ſuivît malgré lui. Elle regardoit cependant pitoyablement les murs de Devon comme ſa priſon perpétuelle. Elle ſe faiſoit redire par ſon pere, & par les domeſtiques que le Comte lui avoit donnez, les beautez de la ville de Londres, & les magnificences de la Cour d'Angleterre, & ſe repreſentant qu'elle étoit bannie pour le reſte de ſes jours d'un lieu où elle régneroit alors ſans l'artifice du Comte, elle s'abandonnoit à une mélancolie que rien ne pouvoit ſoulager.

Comme elle avoit l'ame dans cette diſpoſition, il paſſa un Peintre à Devon, qui alloit de Cour en Cour recuëillir les Portraits de toutes les belles femmes de l'Europe, pour orner une Galerie du Duc de Modene ſon maître. Le Peintre avoit oüi parler de la beauté de Gertrude, il

deman-

demanda permiſſion au Duc de la peindre, ce qui lui fut accordé.

La Comteſſe contribua de tout ſon pouvoir pour rendre ſon Portrait charmant, & ayant réüſſi dans ſon deſſein, elle dit au Peintre que pour s'acquiter dignement de ſa commiſſion, il faloit qu'il allât à la Cour d'Angleterre. C'étoit bien l'intention de l'Italien, & il s'y rendit après avoir achevé ce qu'il avoit à faire à Devon.

La Comteſſe l'avoit fait devancer par quelques perſonnes à ſa dévotion, qui firent courir le bruit à la Cour d'Angleterre qu'il arrivoit un Peintre Italien, qui portoit des beautez admirables. Elle avoit oüi dire qu'Edoüard étoit fort curieux en tableaux; elle eſpéroit qu'il verroit le ſien par cette voïe, & qu'elle

qu'elle le tireroit de l'erreur où le Comte l'avoit miſe, ſans qu'il parût qu'elle y eût rien contribué de ſa part. Elle ne fut pas trompée dans ſon opinion ; le Roi voulut voir les tableaux du Peintre, & après les avoir examinez tous, on vint enfin à celui de Gertrude. Le Comte d'Ethelvold qui étoit avec le Roi fut frapé comme d'un coup de foudre à cet aſpect. La Comteſſe ne lui avoit point mandé qu'elle eût été peinte, & ainſi il n'avoit eu garde de prévenir un accident ſi peu attendu. Il pâlit, il fremit, & le Roi s'apercevant de ce trouble, & l'atribuant à une ſurpriſe qu'il partageoit avec lui : Eſt-il poſſible, dit-il au Peintre, que ce Portrait ſoit d'après nature ? Oui, Seigneur, interrompit Ethelvold, ſans donner le tems au Peintre de répondre, car c'eſt

celui

celui de ma femme, mais il eſt ſi flâté, que ſi les autres Dames que vous avez vûës ont été traitées de cette ſorte, j'oſerois aſſurer Vôtre Majeſté, qu'il n'y en a aûcune dont elle pût connoître l'original ſur la copie. Le Peintre ſçavoit bien qu'il ne lui étoit pas difficile de ſoûtenir la fidélité de ſon Art. Gertrude étoit encore plus belle que ſa peinture, & il n'y avoit que trois ou quatre journées de Londres à Devon: mais comme il vid que le Comte s'efforçoit de décrier la beauté de ſa femme, il jugea prudemment qu'il avoit ſes raiſons pour parler de cette ſorte, & ne voulant pas contredire un homme de cette autorité: Seigneur, lui dit-il froidement, je n'ai pas vû toutes les perſonnes dont je porte les peintures, les unes ſont tirées d'après de ſimples tableaux; les

autres

autres ont été peints par quelques-uns de mes compagnons, qui m'aident à ſatisfaire l'impatience de notre Maître ; mais pour celles que j'ai peintes moi-même, j'oſerois aſſurer le Roi que je n'ai rien ajoûté au naturel. Ce diſcours judicieux ſembloit devoir tirer le Comte d'affaires, mais le Roi étoit ſi enſéveli dans la contemplation du portrait de Gertrude, qu'il ne prêtoit plus l'oreille à tout ce qui ſe diſoit. Enfin, malgré tout ce que le Comte pût opoſer, le Roi dit qu'il vouloit voir ce prodige. Il prit le prétexte d'une partie de chaſſe qu'il devoit faire de ce côté-là, & tout ce que le Comte pût obtenir de lui, fut de le dévancer de quelques heures, pour avertir le Duc de Devon de la viſite du Roi.

Il eſt aiſé de concevoir les penſées

ſées qui occupérent le Comte pendant ce voyage. L'ambition & l'amour le partageoient également ; quand il conſidéroit la faute qu'il avoit commiſe envers ſon Roi, en trahiſſant ſa confiance, & qu'il penſoit que ſa trahiſon alloit être découverte, il croyoit ne pouvoir moins faire que de livrer lui-même ſa femme à Edouard, pour obtenir le pardon de ſon crime : d'autre côté quand il ſe repreſentoit cette femme avec toutes les beautez dont elle étoit pourvûë, il ſe déterminoit à mourir mille fois plûtôt que de la voir poſſédée par un autre, & cette derniere réſolution étant fortifiée par la vûë de Gertrude, il fit tout ce qui lui fut poſſible pour l'obliger à faire la malade, & ſe cacher aux yeux du Roi. Mais à qui s'adreſſoit-il pour faire cette priere ? Gertrude auroit

acheté

acheté de ſa vie la vûë dont il vouloit la priver. Elle repreſenta au Comte que cette affectation de ſe dérober à la curioſité d'Edouard ne ſerviroit qu'à l'augmenter : que puiſqu'il étoit Roi & qu'elle étoit Sujette il la verroit tôt ou tard s'il l'avoit réſolu, que c'étoit un pas dont il falloit ſe tirer promptement, puiſqu'il étoit impoſſible de l'éviter. Ces conſidérations deſeſpéroient le Comte, mais enfin il fallut s'y rendre, & tout ce qu'il put faire fut de recommander à la Comteſſe de paroître négligée & même mal propre, & de ne parler que hors de propos. La Belle Gertrude profita des leçons de ſon mari en femme habile, elle comprit ce qu'il falloit faire pour plaire, par ce qu'on lui diſoit de faire pour ne plaire pas. Jamais elle n'eût tant de charmes, & jamais elle

ne fit tant d'efforts pour les faire valoir, que pendant la viſite du Roi, qui ſortit d'auprès d'elle enchanté du tour de ſon eſprit & des charmes de ſa perſonne, & ne pouvant cacher ſon reſſentiment au Comte, pour la tromperie dont il avoit uſé, il l'auroit fait empriſonner ſur le champ, ſi la crainte de déplaire à la Comteſſe ne l'eût retenu.

Gertrude vint à la Cour bientôt après cette viſite : Edouard l'avoit trouvée trop belle pour la laiſſer plus long-tems dans la ſolitude de la Province. Il combla le Duc ſon pere de bienfaits pour l'attirer auprès de lui. Le Duc s'y rendit & la jeune Comteſſe voulut l'accompagner. Ethelvold défendit en vain à ſa femme de faire ce voyage ; elle avoit un trop bon protecteur contre la colere de ſon mari pour

aprehender ſes effets, il fallut qu'il prît patience, & comme l'uſage en eſt penible pour les époux amoureux de leurs femmes, le Comte prit ſon infortune ſi à cœur, qu'on ſe fit une charité de la faire ceſſer. Il mourut moitié de chagrin, moitié par l'aide d'un ſecours plus violent; & la paſſion d'Edouard n'étant plus retenuë par la preſence de ce mari incommode, elle parvint à un tel degré, qu'il ne fallut pas moins que le Trône de la Grande Bretagne pour la borner. La belle Gertrude y fut placée malgré les artifices qui ſembloient devoir lui en interdire le chemin. Les fureurs que ſon ambition exerça dans ce rang éminent ſont les traits les plus tragiques de l'Hiſtoire d'Angleterre. Vilfrede, Maîtreſſe du Roi, empoiſonnée, les enfans qu'elle avoit eu du

Roi, égorgez, & Edouard II. enlevé de ce monde pour aller être un des plus grands ornemens du Ciel. Tout cela ce ſont des incidens plus propres à compoſer des Annales tragiques, qu'à ſervir de matiére agréable & amuſante.

L'Electrice d'Hanover & la Princeſſe furent interrompuës par un Gentilhomme qui vint les avertir de l'arrivée de l'Electeur, du Prince George, du Duc & de la Ducheſſe de Zell; le Prince George devoit donner Bal ce ſoir-là, avant lequel il y eut Cercle chez l'Electrice. Les Dames s'y rendirent, & la Comteſſe de Plate y ſurpaſſoit toutes les autres en magnificence.

En attendant les Princes, la converſation tomba ſur les Seigneurs de la Cour, que les Dames paſſoient, pour ainſi dire, en revûë. On en étoit à Konigſmarck,

marck, & on lui donnoit les loüanges qui lui étoient dûës, mais ſur tout la Comteſſe de Plate qui en parloit en des termes ſi flâteurs, & fit ſon éloge avec tant de vivacité, qu'elle donna lieu de ſoupçonner qu'il ne lui étoit pas indifférent. Elle en parloit encore quand Konigſmarck entra paré pour le Bal. La Comteſſe ne put s'empêcher de faire connoître le trouble que ſa preſence lui cauſoit.

L'Electrice le remarqua, & pour ſe divertir, elle fit entendre à Koniſmarck que la Comteſſe avoit mal parlé de lui. L'Electeur & le Duc de Zell étant entrez dans cet inſtant, Konigſmarck fut diſpenſé de répondre à un diſcours qui l'auroit peut-être autant embaraſſé qu'il avoit inquiété la Comteſſe. On ſe rendit chez le Prince George & on joüa. La

Comteſſe de Plate n'oſoit preſque lever les yeux ſur Konigſmarck, de crainte que l'Electeur ne s'en aperçût. L'Electrice qui l'obſervoit toûjours ſe confirma dans ſes ſoupçons, & ne doutant pas que l'Electeur, qui étoit un Prince pénétrant, ne s'aperçût de l'infidélité de ſa Maîtreſſe, elle ſe flâta de voir bientôt finir le régne de cette Favorite : en effet l'Electeur ayant remarqué quelque altération ſur le viſage de la Comteſſe, il lui en demanda la cauſe, qu'elle attribua à une légére indiſpoſition, il la pria de ſe retirer, mais la Comteſſe lui dit que ſon mal étoit trop peu de choſe pour qu'elle s'éloignât de lui.

Le jeu étant fini on fut ſe mettre à table. Après le ſouper le Duc de Zell avec la Princeſſe ſa fille ouvrirent le Bal, l'Electrice

ctrice & la Ducheſſe n'ayant pas voulu danſer. Le Prince George prit enſuite la Comteſſe de Plate, & lorſqu'elle eut achevé de danſer, comme elle recherchoit quelqu'un qu'elle avoit deſſein de prendre, l'Electeur lui dit de prendre Konigſmarck qui n'avoit point encore danſé. Cet ordre fut très-favorable à la favorite, qui profita de cette occaſion pour deſabuſer tout bas Konigſmarck de l'idée que l'Electrice avoit voulu lui donner contr'elle. „ Je ne “ ſçai, Monſieur, lui dit-elle, “ quel intérêt l'Electrice prend à “ nous broüiller, je puis vous “ aſſurer que je vous ai donné “ tous les éloges que vous méri- “ tez, & que perſonne n'eſt plus “ de vos amies que moi. Il ne “ tiendra qu'à vous d'en faire “ l'épreuve; & ſi vous voulez “ tantôt me ſuivre chez moi, & “

„ me

„ me dire à quoi je puis vous „ être utile, vous verrez quel „ fonds vous devez faire ſur le diſ„ cours de l'Electrice.“ Konigſmarck comprit tout le ſens de ces paroles, & la paſſion qu'il avoit pour la Princeſſe ne le rendit pas inſenſible aux avances d'une auſſi belle perſonne que la Comteſſe, il lui répondit qu'il étoit confus des bontez qu'elle vouloit bien avoir pour lui qui le méritoit ſi peu, & que puiſqu'elle lui permettoit de l'aller trouver le ſoir, qu'il iroit après le coucher de l'Electeur, pour l'aſſurer plus particuliérement de ſa reconnoiſſance.

Le Bal ayant continué, Konigſmarck prit la Princeſſe, & ils attirerent, l'un & l'autre, l'admiration de toute l'aſſemblée. Après qu'ils eurent danſé, l'Electeur qui croyoit effectivement

la

Comteſſe de Plate incommodée, fit ceſſer le Bal, & chacun s'étant retiré après le coucher de l'Electeur, Konigſmarck fut chez la Comteſſe, qu'il trouva en deſhabillé ſur un lit de repos. Elle ſe leva, & ayant laiſſé toute modeſtie, elle courut l'embraſſer, en lui avoüant ſa foibleſſe & lui faiſant voir tant de charmes, que Konigſmarck ne ſe fit point ſcrupule de répondre à ſa tendreſſe.

Le jour étoit prêt à paroître quand il ſe retira chez lui. Il ſe jetta ſur ſon lit pour y prendre quelque repos, mais ce fut en vain, & il ſe reprochoit continuellement d'avoir été ſenſible aux charmes de l'ennemie déclarée de la Princeſſe. Dans l'aprehenſion qu'elle ne l'aprenne, il réſolut de lui faire part de ſa Conquête, & ſe rendit chez la Princeſſe, qui étoit à ſa toilette

avec

avec une groſſe Cour, elle en congédia une partie, & n'étant reſté que peu de monde avec Konigſmarck, elle l'apella vers une fenêtre où elle s'étoit retirée. Elle lui témoigna le regret qu'elle avoit du départ du Duc de Zell ſon pere & de la Ducheſſe ſa mere, & lui dit qu'elle auroit bien ſouhaité pouvoir les accompagner juſqu'à Zell, pour y paſſer quelques mois avec eux. Mais c'eſt envain, continua-t'elle, que j'en ai demandé la permiſſion à l'Electeur. Le Comte de Plate lui a repreſenté que mon voyage lui couteroit trop. Elle ſe plaignit en même-tems de ce Comte : Mais à quoi eſt-ce que je penſe, ajoûta-t'elle en riant, de vous parler avec tant de franchiſe ? Depuis hier vous êtes ſi bien avec le Comte ou plûtôt avec ſa femme, que

je

je dois desormais vous parler d'eux avec plus de circonspection. C'est ce que je ne céle point, Madame, repliqua Konigsmarck, & j'aime mieux passer pour indiscret que de vous manquer de fidélité. Il lui conta toutes les avances de la Comtesse de Plate, en dissimulant néanmoins ce qui étoit à dissimuler, & ajoûta que si de voir ou de parler à la Comtesse, cela le privoit de l'honneur de sa confiance, il ne la verroit de sa vie. Non, Konigsmarck repliqua la Princesse, voyez-la je vous prie, cela n'empêchera pas que je ne sois toûjours de vos amies, étant persuadée que vous m'estimerez plus que cette femme : Je suis charmée qu'elle ait de la bonne volonté pour vous, puisque peut-être vous pourrez la porter à ne me pas desservir auprès

près de l'Electeur, comme elle ne ceſſe de le faire. La Princeſſe ſortit dans ce moment, où Konigſmarck auroit peut-être hazardé de lui déclarer ce qu'il n'avoit encore oſé faire. Il s'en retourna chez lui accablé de triſtes réflexions, & étant au deſeſpoir de ce que la Princeſſe lui conſeilloit ſi froidement de voir la Comteſſe : Il réſolut cependant de reſter éternellement malheureux plûtôt que de déclarer ſes ſentimens à la Princeſſe.

Le Prince Charles d'Hanover étant parti en ce tems-là pour aller joindre l'Armée Impériale, contre les Turcs, demanda à Konigſmarck s'il vouloit l'accompagner, & dit qu'il en parleroit à l'Electeur. Konigſmarck ayant accepté la propoſition, & l'Electeur ayant accordé la permiſſion, on diſpoſa toutes choſes

choſes pour la Campagne.

Le jour du départ aprochoit, Konigſmarck étoit d'une triſteſſe mortelle, perſonne n'en devinoit la véritable cauſe, car il étoit connu pour un homme de cœur, & il en avoit donné des preuves dans une Campagne qu'il avoit déja fait contre les Turcs. L'Electrice lui fit la guerre de ſa mélancolie, & la Princeſſe, lorſqu'il prit congé d'elle, lui dit qu'elle lui ſçavoit bon gré du regret qu'il témoignoit de quitter Hanover. Je penſe y avoir quelque part, continua-t'elle, & je crois que vous m'êtes aſſez attaché pour ne vous pas ſéparer de moi ſans quelque peine; ſi cela eſt, je vous aſſure que je n'en ſuis point ingrate, & que vôtre départ me cauſe du déplaiſir. Vous me laiſſez dans un tems où j'ai beſoin de vos conſeils, & je

demeure ſeule parmi mes ennemis. Conſervez-vous & revenez le plûtôt qu'il vous ſera poſſible, parce que je prévois que les mauvais traitemens que l'on me fait ici, me feront enfin prendre un parti auquel je ne veux ni ne puis me déterminer ſans vous.

L'on ne peut exprimer ce que ſentit Konigſmarck au diſcours obligeant de la Princeſſe, s'il avoit été ſeul, il lui auroit ſans doute déclaré ſa paſſion ; mais en preſence de toute la Cour qui étoit dans la même Chambre, il y auroit eu de la témérité à ſe découvrir. Il lui répondit ſeulement en peu de mots qu'il eſtimoit ſon ſort bienheureux & qu'il ſeroit toûjours prêt à exécuter ſes ordres & à ſe ſacrifier pour elle. La Princeſſe, après lui avoir ſouhaité une heureuſe Campagne, le quitta pour ſe mettre

mettre au jeu, & Konigſmarck ſortit accablé de douleur.

En s'en allant, il rencontra la Comteſſe de Plate qui lui dit que ſi elle avoit quelque part au chagrin qu'il faiſoit paroître de quitter la Cour, ce ſeroit la ſeule choſe qui pourroit la conſoler de ſon abſence. Vous me flatez trop, Madame, répondit Konigſmarck d'un air aſſez embarraſſé, vous ne ſçauriez douter qu'ayant pour vous les ſentimens les plus tendres, le déplaiſir de vous quitter ne faſſe aujourd'hui toute ma peine, & que je n'apréhende vivement que mon abſence ne me faſſe oublier de vous. Elle l'aſſura du contraire, & ils ſe dirent les choſes les plus tendres. Il la reconduiſit enſuite chez elle, où l'Electeur étant venu, il ſe retira par reſpect, & partit le lendemain avec le Prince

Charles pour ſe rendre à l'Armée.

Toute la Cour partit le même jour pour une des Maiſons Electorales, où l'Electeur reçut la nouvelle que le Parlement d'Angleterre, à la ſollicitation de Guillaume III. leur Roi, avoit paſſé un Acte par lequel ils apelloient à la ſucceſſion de leur Couronne, au cas que le Roi Guillaume & la Princeſſe Anne vinſſent à mourir ſans poſterité, l'Electrice d'Hanover & ſes enfans.

Cette grande nouvelle donna lieu à des fêtes & à des réjoüiſſances où la Princeſſe aſſiſta ſans être touchée de la joïe qui animoit toute la Cour. L'Electrice lui fit des reproches du peu de ſenſibilité qu'elle faiſoit paroître dans une occaſion qui la devoit intéreſſer, puiſque les eſperances

n'étoient

n'étoient pas ſi éloignées qu'on ne les pût voir accomplies, le Roi Guillaume étant veuf, ſans qu'il y eût aparence qu'il ſe remariât & eût des Enfans, & la Princeſſe Anne étant déja aſſez âgée pour qu'on pût croire qu'elle n'en auroit point non plus, joint que l'Electrice qui deſiroit avec paſſion de mourir Reine d'Angleterre, avoit envoïé ſecrettement le Medecin Steindhal à Londres, pour reconnoître la complexion de la Princeſſe Anne, & il raporta qu'elle n'étoit point propre à la progéniture.

La Princeſſe s'excuſa, en diſant qu'elle ſe défioit ſi fort de ſa deſtinée, qu'elle croyoit devoir être toûjours malheureuſe quelque bonheur qui ſemblât ſe préparer pour elle; & que d'ailleurs a poſſeſſion de la Couronne l'Angleterre, paroiſſoit ſi éloi-

gnée, & étoit ſi dangereuſe par le peu d'attachement des Anglois pour leur Roi, qu'elle ne ſçavoit ſi c'étoit un bien fort deſirable de régner ſur eux. Effectivement, dit l'Electrice, la révolution arrivée ſous Charles I. & le ſort de ſa famille ſont des preuves bien convainquantes de l'inconſtance des Anglois. Cependant il y a une maniere de les gouverner, & il eſt toûjours beau de régner. Comme l'Electrice s'exprimoit avec toute la facilité imaginable, & qu'elle poſſédoit parfaitement l'Hiſtoire d'Angleterre, elle voulut bien avoir encore la complaiſance pour la Princeſſe, de lui reciter ce fameux événement arrivé ſous Charles I. incroyable aux ſiécles à venir.

HISTOIRE

DE LA REVOLUTION arrivée ſous Charles I. Roi d'Angleterre.

CHARLES I. fut le fils unique & le ſeul héritier que Jacques I. laiſſa après ſa mort. Il naquit en Ecoſſe au mois de Novembre 1600. & il fut couronné à Weſtminſter, en Février 1625. il le fut de même à Edimbourg en 1633. Peu de tems après ſon avénement à la Couronne, il épouſa Henriette-Marie fille d'Henri IV. Roi de France. Cette nouvelle Reine étant d'un eſprit vif & entreprenant, & le Roi un peu effeminé, cela ne contribua pas peu

à gâter les affaires de Charles I. Ce Roi ſe ſépara de ſon Parlement auquel il avoit donné des ſujets de mécontentement trop réels : il entreprit témérairement deux Guerres qui lui furent très-deſavantageuſes contre les deux Couronnes de France & d'Eſpagne ; & la faveur qu'il témoignoit au Duc de Buckingham, & les graces & les dignitez dont il combloit avec profuſion cet homme, qui étoit devenu odieux à l'Etat, rendirent auſſi le Roi odieux au Peuple. Mais rien ne contribua plus à ſon deſaſtre, que le long intervale de tems qu'il laiſſa ſans convoquer un Parlement, durant lequel tems, il étoit arrivé des plaintes & des deſordres auſquels il n'y avoit que le Parlement qui pût y remédier. Le Roi ſe laiſſant entraîner aux perſuaſions emportées de *Laud* Archevêque

chevêque de Cantorbery, obligea l'Egliſe d'Ecoſſe à ſe conformer pour le Service divin à la Liturgie Angloiſe, ce qui lui couta bien cher; puiſque les Ecoſſois furent les premiers qui prirent les armes contre le Roi; cet événement avec quantité d'autres, obligea Charles I. de convoquer un Parlement en Angleterre & de le rendre comme perpétuel. Ce même Parlement s'engagea dans une Guerre civile contre le Roi, laquelle ne finit que par la plus funeſte cataſtrophe, comme on le verra ci-après.

Charles I. étoit d'une taille médiocre; il avoit un air également agréable & majeſtueux; il étoit affable à tous, mais il avoit une tendreſſe démeſurée pour ceux qu'il aimoit. Ses cheveux étoient couleur de chataigne, fort beaux & qui friſoient naturellement

rellement ; il avoit des yeux fort grands & pleins de feu ; le nez beau & tous les traits fort réguliers. On aſſure qu'à ſon avenement à la Couronne, il étoit doüé de qualitez capables de ſe faire aimer & craindre, tant par ſes Sujets que par ſes Alliez, s'il avoit ſçû mieux ménager ſon autorité & ſa bienveillance ; mais on remarque qu'il avoit fait des fautes eſſentielles à ces deux égards, étant trop précipité & trop inégal dans l'un & dans l'autre ; on dit qu'il étoit trop prompt à prendre feu, & dans le même tems trop mou ; il n'avoit pas plûtôt formé la réſolution de convoquer un Parlement, qu'il penſoit à le diſſoudre ; ce qui provenoit ou d'une inconſtance naturelle, ou de la complaiſance aveugle qu'il avoit pour ſes Favoris : il faiſoit la Guerre

& la Paix avec ſes voiſins, très-ſouvent à contre-tems, & preſque toûjours à ſa confuſion.

On a obſervé que dans ſon enfance, étant malade à la mort on en vint aporter la nouvelle à la Reine ſa mere : *Non*, répondit-elle, *il ne mourra pas, mais il vivra pour ſe perdre lui-même & pour perdre ſes trois Royaumes.* Il y a eu des perſonnes qui n'ont pas fait difficulté d'affirmer qu'un Etranger fort ſçavant, avoit prédit à la Reine quel ſeroit le ſort de ce jeune Prince ; & on a remarqué qu'au commencement de ſon régne, la peſte fit un ſi grand ravage en Angleterre, qu'on n'en avoit jamais vû dans le Royaume une pareille ; elle emporta dans la ſeule Ville de Londres plus de trente mille perſonnes en une année de tems, & les ſuperſti-

tieux

tieux de la Religion Anglicane attribuerent ce fleau de Dieu aux grands nombres de Catholiques Romains que la Reine, épouſe du Roi Charles I. amena avec elle en Angleterre. Elle avoit à ſa ſuite un Evêque auquel le Roi s'étoit engagé de donner une penſion de quatre mille livres ſterlins, elle avoit quatre Aumôniers, chacun deſquels devoit avoir mille livres ſterlins par an; un Confeſſeur, deux Chapelains, deux Clercs de Chapelle, autant de Chantres, & douze Prêtres de l'Oratoire. Outre tous ces Eccléſiaſtiques qui avoient des penſions conſidérables, la Reine avoit encore amené quatre Dames d'honneur, ſix Demoiſelles avec leurs Gouvernantes, ſix Valets de Chambre, un Chambellan, un Secretaire, ſix Servantes, un Medecin, un Apoticaire,

Apoticaire, un Chirurgien, un Panetier, des Echanſons, des Cuiſiniers, des Rotiſſeurs, des Boulangers, des Cochers, &c. tout cela paroiſſoit des nouveautez aux Anglois; pareille choſe ne s'étoit pas vûë dans le Roïaume depuis plus de ſoixante-dix ans. On peut aiſément s'imaginer qu'un débarquement pareil ne manqua pas de ſoulever l'indignation des Proteſtans Anglois. Outre ce cortege de Catholiques Romains qui formoient la Maiſon de la Reine, il arrivoit de tems en tems à Londres & autres endroits du Royaume, des troupes de Moines & de Prêtres traveſtis, qui, ſe fondant ſur la protection de la Reine, ſe firent jour juſques dans les maiſons & familles de Proteſtans, n'épargnant ni ſoins, ni veilles, ni

promeſſes, pour attirer ceux qu'ils pouvoient : ils pouſſerent même la témérité juſqu'à ſe vanter, que dans l'eſpace d'un tems très-court, ils avoient entraîné dans le ſein de leur Communion, un nombre innombrable de perſonnes ; cela donna lieu aux Paſteurs Anglois de réveiller leur zèle & leur courage ; les Evêques, les Miniſtres s'en plaignirent hautement au Roi, les Peres de famille ſe joignirent à ces Evêques, & repreſenterent au Roi qu'on leur débauchoit leurs enfans & leurs domeſtiques, que pluſieurs avoient été envoyez au-delà de la Mer, pour être de plus en plus inſtruits & fortifiez dans la croyance de la Religion Romaine. Ces plaintes, ces deſordres ayant été portez juſqu'au pied du Trône, & réiterées par des perſonnes du plus haut

haut rang ; le Roi ſe vid enfin obligé de renvoyer en France, ou de congédier tous les Domeſtiques de la Reine, qui aſſurément ne s'en retournérent pas les mains vuides. Ce fut au mois d'Aouſt de l'année que le Roi avoit été couronné, qu'on les fit partir & tous les Catholiques qui s'étoient introduits dans le Royaume. Lorſque le Roi leur annonça cet ordre, il leur dit : *Je ſuis fâché de me voir forcé à cette triſte extrémité, il y en a parmi vous qui méritent un meilleur ſort ; mais ils ſont enveloppez dans la conduite des indiſcrets, & malheureuſement confondus avec les autres qui ont eu l'inſolence de m'expoſer, ce qu'en honneur je ne peux m'empêcher de punir.*

C'eſt ainſi que finit la Campagne de ceux qui étoient venus

pour officier à la Chapelle de la Reine, & qui ayant entrepris de faire la fonction de Miſſionnaires ſous les yeux des Proteſtans Anglois, & dans le ſein de leur Patrie, furent obligez d'abandonner un terrain, qu'ils nommoient entr'eux, *Païs découlant de miel & de lait*; mais leur imprudence fut une des principales cauſes pour laquelle on les chaſſa de ce Royaume.

Dans ce même tems-là, le Roi épouſa la querelle des Réformez de la Rochelle, & s'engagea dans une Guerre contre la France, pour leur défenſe, il y fut porté par Buckingham qui lui fit entendre que les Proteſtans étoient fort maltraitez en France; que cependant ils y étoient fort puiſſans, enſorte que ſi Sa Majeſté vouloit leur accorder ſa protection, ils mettroient

la diviſion dans ce Royaume, & ſuſciteroient une nouvelle Guerre civile : il repreſenta les avantages que le Roi en retireroit d'une maniere ſi patétique, que Charles I. ſans conſidérer le labirinthe où il s'alloit engager, & ſans penſer mûrement aux conſéquences d'une pareille entrepriſe, envoya une perſonne pour traiter de cette affaire avec le Duc de Roham auquel on promit de grands ſecours par mer. On déclara donc la Guerre à la France, & le Roi fit part à ſon Conſeil des motifs & des raiſons de cette entrepriſe. L'Angleterre mit en mer une Flotte qui conſiſtoit en plus de cent voiles, ſur laquelle on avoit embarqué ſept mille ſoldats. Ce projet qu'on avoit tenu ſecret le plus qu'il étoit poſſible, allarma le Cardinal de Richelieu qui

étoit à la tête des affaires en France; mais comme ce premier Miniſtre étoit l'homme du monde le plus fécond en reſſources, il ſçut gagner Buckingham. Ce Duc après avoir été fait Amiral de la Flotte, & Général des Troupes qui y étoient embarquées, partit de Portſmouth le 7 Juillet 1627. & le 20 du même mois, elle parut devant la Rochelle : à ſon aproche les Rochelois fermerent les portes de la Ville de peur de quelque ſurpriſe, comme n'étant pas informez qu'une Flotte Angloiſe dût venir ſi proche d'eux ; peu de tems après ils virent arriver le Duc de Soubize & le Chevalier Becher qui leur dirent de la part du Duc de Buckingham, que le Roi d'Angleterre par un mouvement de compaſſion, & à cauſe de ce qu'ils ſouffroient, leur

leur envoyoit du ſecours ; le Maire de la Ville répondit pour les Habitans, qu'ils remercioient très-humblement Sa Majeſté des marques qu'il leur donnoit de ſa bonté & de ſa protection ; mais qu'étant dans une étroite union avec les autres Proteſtans du Royaume, ils ne pouvoient ſans leur participation recevoir dans leur Ville le ſecours qui leur étoit offert. Tel eſt le ſentiment commun des Hiſtoriens touchant ce refus, mais l'Hiſtoire ſecrette a découvert un autre motif qui eſt & plus naturel, & plus véri-ble. Monſieur de Soubize & Saint-Blancard Gentilhomme du Languedoc, avoient menagé le ſecours de cette Flotte à la Cour d'Angleterre, ſans le conſentement des Rochelois, laquelle Flotte devoit ſous prétexte de ſecours, s'emparer de la Ro-

chelle

chelle & la conſerver pour les Anglois ; & comme on n'a pas lieu de douter que les Rochelois n'euſſent eu avis de ce deſſein charitable, c'eſt-là la véritable raiſon qui leur fit refuſer aux Anglois l'entrée dans leur Ville.

Le Duc de Buckingham voïant que la méche étoit découverte, & qu'il ne lui ſeroit pas facile d'y entrer par force, fit voiles vers l'Iſle de Rhé où Thoiras commandoit. Celui-ci tâcha d'abord de s'opoſer à la deſcente des Anglois ; mais comme il n'avoit que peu de monde, il ſe vid obligé de ſe retirer dans le Fort de Saint Martin, qui étoit de bonne défenſe. Buckingham en fit le ſiége dans les formes ; mais comme il avoit employé trop de tems à faire la deſcente, & qu'il pouſſa ce ſiége avec une lenteur affectée,

affectée, il donna tems à la France d'y envoyer du secours; le Comte de Schomberg à la tête de cinq à six mille hommes passa dans l'Isle sans aucune opposition de la part de la Flotte Angloise, & marcha vers le Fort de Saint Martin, dont le Duc de Buckingham leva le siége avec tant de précipitation, qu'il eut beaucoup de difficulté à faire embarquer les Troupes qui lui restoient, qui étoient en petit nombre; car on prétend que de sept mille hommes qu'il avoit emmené d'Angleterre, il en perit près de cinq mille dans cette malheureuse expédition. Après une si glorieuse Campagne, ce Duc de Buckingham revint en Angleterre tout couvert de Lauriers de la part de la France; & comme il n'avoit fait aucun bien aux Rochelois, ni aucun mal

aux

Angloiſe ſe vid obligée de s'en retourner ſans rien faire, après avoir vû prendre la Rochelle.

Le Roi donna des marques ſenſibles du chagrin que lui cauſoit la mort tragique de ſon Favori, & il pouſſa ſon reſſentiment ſi loin, qu'après avoir, pour la troiſiéme fois, caſſé ſon Parlement, il fit empriſonner & pourſuivre pluſieurs Membres de cet auguſte Corps qu'il ſçavoit avoir été ennemis déclarez de Buckingham.

Après de ſi dangereuſes démarches, & de ſi grands défauts de politique de la part du Roi, lui & ſon Conſeil ne penſerent plus qu'à forger des moyens pour fournir à la Cour ce dont elle avoit beſoin. Le premier projet qu'on propoſa, fut de publier certains ordres qui concernoient l'Office de Receveur & de

de Collecteur des amendes & des confiſcations, lequel Office avoit été établi dans le tems du dernier Régne par Jacques I. & confirmé par Charles. Mais le ſentiment des grands Juges ayant été demandé, ils déclarerent que ces ſortes de Lettres Patentes étoient contre les Loix, & déſavantageuſes au Roi, & ils décidérent unanimement que ce ſeroit un Crime dans la perſonne du Roi & dans celle de ſes Conſeillers, ſi on ſe ſervoit de ces voyes que les Juges avoient condamnées comme arbitraires & illegales. Le ſecond projet & celui qui irrita le plus la Nation, fut d'attaquer ceux qui avoient négligé de venir recevoir l'Ordre de Chevalier au Couronnement du Roi. C'étoit une ancienne coûtume que ceux qui avoient quinze livres ſterlins de rente en

fonds de terre, étoient obligez de ſervir le Roi dans ſes Guerres, & que ceux qui n'étoient pas en état de ſervir, compoſoient avec le Roi, pour une certaine ſomme on les déchargeoit. Ceux donc qui étoient aſſez riches pour avoir quinze livres de rente, devoient être faits Chevaliers, ce qui ne fut d'abord qu'une ſimple coûtume fut changé en loi ſous le Régne d'Edoüard II. Dans la ſuite des tems cela fut hors d'uſage. Charles I. ſe fondant ſur ce que le Statut n'avoit pas été révoqué, voulut le faire valoir à ſon couronnement, & prétendit uſer d'une grande condeſcendance, en ne faiſant ſommer pour venir recevoir l'Ordre de Chevalier, que ceux qui avoient 40 livres ſterlins de rente annuelle. Il ſe trouva très-peu de gens

qui

qui vouluſſent obéïr à ces ſommations dont l'uſage étoit entierement oublié. Le Roi même laiſſa paſſer ce refus ſans y faire beaucoup d'atention. Mais après la diſſolution du troiſiéme Parlement, il établit des Commiſſaires pour compoſer avec les défaillans, tant pour leurs deſobéïſſances à ſes ordres, que pour être diſpenſez de recevoir l'Ordre de Chevaliers. Les inſtructions données aux Commiſſaires portoient, qu'ils ne compoſaſſent point avec les défaillans pour moins que trois fois & demi, autant qu'ils étoient taxez pour le payement des ſubſides; & comme il n'y avoit plus de Parlement convoqué, c'eſt en vain qu'on apelloit de ces Commiſſaires aux Juges du Royaume; ils étoient tous à la diſcrétion du Roi qui tira plus de cent

mille livres ſterlins que les défaillans furent contraints de païer. La Cour ſe ſervit encore de pluſieurs autres voyes pour lever des ſommes d'argent, qui toutes illégitimes qu'elles furent n'étoient rien en comparaiſon du *Ship-Mony*, * taxe qui irrita le Peuple contre la Cour au ſuprême degré; ſur tout, parce qu'on pourſuivoit avec la derniere ſévérité ceux qui refuſoient de payer.

On ſe plaignoit auſſi de pluſieurs autres deſordres qui s'étoient nouvellement introduits en Angleterre, tels qu'étoient certains mauvais Livres, les réveillons qu'on faiſoit le Dimanche pendant la nuit, l'accroiſſement de l'*Arminianiſme*, & l'encouragement qu'on donnoit au Papiſme;

* Taxe ſur les Vaiſſeaux.

Papiſme ; on ſe plaignoit encore plus poſitivement de certains Eccléſiaſtiques *Anglicans*, entr'autres du Docteur *Theodore Price* Chanoine de Wincheſter, ami intime de l'Archevêque de Cantorbery, qui proteſtoit de vouloir mourir dans le ſein de la Communion Romaine.

L'Egliſe Anglicane tomboit alors en décadence, elle étoit ſur ſon déclin & panchoit viſiblement du côté du Papiſme, & la Cour ne l'ignoroit pas : le Docteur Jean Coſin Chanoine de Durham fut accuſé aux Aſſiſes générales qui ſe tinrent dans cette Ville l'an 1629. d'avoir introduit pluſieurs innovations & corruptions dans l'Egliſe Cathédrale de Durham ; de profeſſer une Doctrine corrompuë ; & de combattre la ſuprémacie du Roi : on prit une connoiſſance

en particulier d'un Sermon que Cosin avoit prêché dans cette Eglise, touchant la Parabole du mauvais grain; dans ce discours il s'étoit émancipé de dire, que lorsque les Réformateurs avoient aboli la Messe, ils avoient ôté ou du moins gâté la Religion, & tout le Service divin; que ce qui étoit apellé Réformation, devoit être plûtôt nommé une Dépravation, & qu'on n'avoit pas tellement aboli la Messe, que cela pût détruire la presence réelle de CHRIST dans la sainte Céne; & que si la Réformation pensoit ou enseignoit autrement, ce n'étoit pas une Réformation, mais une difformité dans la Religion. Enfin, il dit & soutint un jour, étant invité à un dîner public, *que le Roi d'Angleterre n'étoit pas le Chef de l'Eglise, & qu'on*

ne

ne devoit pas l'apeller ainſi. Les Jurez qui étoient aſſemblez pour cette affaire, décidérent que les accuſations étoient réelles & véritables ; mais on arrêta les procédures, & voilà à quoi aboutit toute cette affaire.

Charles n'étoit pas fort enclin à courtiſer les Dames, & il n'eut pas beaucoup de Maîtreſſes; on remarque cependant une avanture aſſez ſinguliere qui lui arriva ; le Comte de Denbigh fut employé par ce Prince en pluſieurs négociations en Eſpagne, à Veniſe, & autres Cours d'Italie : à ſon retour en Angleterre, il amena avec lui de Veniſe, une charmante Maîtreſſe ; & comme il fut curieux de lui faire voir la Cour, le Roi fut frapé de ſa beauté, & dit au Comte : *Mylord vous avez amené avec vous une fort*

belle

belle Perſonne ; ſi le Roi s'en fût tenu au compliment, cela n'étoit que très-obligeant pour le Comte & pour la Dame : mais ce Prince fut ſi tranſporté qu'il la baiſa & lui mit la main ſur le ſein, ce qui irrita ſi fort le Comte, qui étoit d'un eſprit hautain & fier, qu'il arracha cette Dame bruſquement d'entre les bras du Roi, & lui dit : *Vôtre Majeſté m'a employé dans des Cours, où c'eſt un crime digne de mort que de toucher la femme d'un autre* : Surquoi le Roi lui donna un ſoufflet, & lui ordonna de quitter la Cour : ce Comte qui venoit d'être ſi fort maltraité, reſſentit cet affront ſi vivement, qu'il devint dans la ſuite un des plus grands ennemis du Roi, & obtint un Commandement dans l'armée des Parlementaires.

Pour

Pour donc revenir à ce qui à occaſionné la perte de ce Prince, il eſt certain que les troubles qu'il excita en Ecoſſe en font une partie conſidérable; mais comme cette matiere a été traitée amplement par les Hiſtoriens, il faut s'arrêter ſur quelques traits particuliers & ſecrets qui ne ſont pas ſi généralement connus, & qui feront voir le pouvoir deſpotique & abſolu que Charles I. exerçoit, & qui lui couta bien cher dans la ſuite.

Lorſque ce Roi fut couronné en Ecoſſe l'an 1633. avec des profuſions qui incommodérent fort le Peuple, le Parlement d'Ecoſſe s'aſſembla, les Seigneurs y préparerent un Acte qui déclaroit la prérogative Royale, comme elle avoit été confirmée par les Loix en 1606. à quoi on fit une addition, paſſée par un autre

tre Acte en 1609. par laquelle Jacques I. avoit le pouvoir de preſcrire aux Miniſtres la maniere dont ils devoient être habillez : ceci avoit été fait autrefois par une pure condeſcendance que le Peuple avoit pour ce Roi, & pour la haute idée qu'ils avoient conçuë de ſon grand ſçavoir & de ſa grande expérience ; qualitez dont il ne fit aucun uſage durant tout le cours du reſte de ſon Régne. En 1617. les Seigneurs aſſemblez en Parlement, voulurent pour gratifier le même Roi, faire un autre Acte par lequel ils autoriſoient Sa Majeſté à décider de toutes les affaires Eccléſiaſtiques, avec un certain nombre compétant du Clergé ; mais le Roi qui étoit alors au Parlement en perſonne, craignant que cet Acte ne paſſât

paſſât point, & prévoyant qu'en le mettant à exécution, cela cauſeroit de grands troubles, il le fit ſuprimer à la premiere lecture qui en fut faite.

Lors donc que ſous Charles I. on voulut mettre enſemble les Actes de 1606. & de 1609. avec celui de 1633. le Comte de Rhotes s'y oppoſa fortement, diſant que ces Actes devoient être ſéparez; mais le Roi dit d'un ton abſolu, *qu'à preſent ce n'étoit plus qu'un ſeul Acte, & que ce Seigneur n'avoit qu'à voter pour ou contre*: ce Comte répondit au Roi, *qu'il étoit pour la prérogative Royale autant qu'aucun homme; mais que cette addition étoit contraire aux Libertez de l'Egliſe, & que ſon ſentiment étoit qu'on ne devoit rien déterminer*

en

en pareilles affaires ſans le conſentement du Clergé, ou au moins ſans l'avoir entendu : Alors le Roi lui ordonna d'une maniere abſoluë de ne plus raiſonner, mais qu'il eût à voter, ainſi ce Seigneur donna ſa voix. *Je n'y conſens pas.* Quelque peu d'autres Seigneurs voulurent auſſi parler ſur cette matiere ; mais le Roi les arrêta tout court, & leur ordonna de voter : la plûpart des Membres des Communes opina pour la négative ; de ſorte que cet Acte fut réellement rejetté par la pluralité des voix, ce que le Roi ſçavoit fort bien ; car s'étant fait donner une liſte des Membres, il marquoit avec ſa plume ceux qui avoient voté pour ou contre. Cependant le Clerc des Regiſtres, dont l'Office eſt de ramaſſer & de déclarer les

voix,

voix, déclara fauſſement que la pluralité étoit pour l'affirmative : mais le Comte de Rhotes ſoutenant que cela n'étoit pas, & que la négative l'avoit emportée de beaucoup, le Roi lui dit que la déclaration du Clerc des Regiſtres, devoit être regardée comme bonne & valable, à moins que ce Comte ne voulût accuſer, en plein Parlement, ce Clerc d'avoir falſifié les Minutes ; mais qu'au cas que ce Comte n'eût pas des preuves évidentes de ſon accuſation, on lui infligeroit le même châtiment qu'on auroit fait au Clerc, ſi on l'avoit trouvé coupable. Le Comte de Rhotes ne voulut pas tenter l'avanture, ainſi cet Acte fut publié, quoiqu'en effet il eût été rejetté.

Le Roi témoigna enſuite ſon indignation contre tous ceux qui, en cette occaſion, s'étoient déclarez pour la négative : ſurquoi les Seigneurs eurent entr'eux pluſieurs conférences, dans leſquelles ils conclurent que tous leurs priviléges & toutes leurs libertez étoient perduës, & qu'un Parlement ne devoit plus être regardé que comme une dériſion, tandis que le Clerc des Regiſtres auroit la licence de déclarer à ſa liberté, quel étoit le nombre des voix pour ou contre, & qu'on refuſoit d'accorder la voye du Scrutin. Pour aporter un reméde à cet injuſte & indigne procédé, le Procureur Général fit une Requête qui devoit être ſignée par les Seigneurs, dans laquelle ils expoſoient les ſujets de leurs juſtes plaintes, & ſuplioient Sa Majeſté de redreſ-

ſer

ſer leurs griefs. Il montra cette Requête à quelques-uns des Seigneurs, entr'autres à Milord *Balmerinock* qui en aprouva aſſez le plan, mais il fut d'opinion qu'il y avoit quelques altérations à y faire. La choſe demeura aſſoupie pour quelque tems, juſqu'à ce que le deſſein des Seigneurs ayant été découvert par l'Archevêque *Spotſwood*, la Cour fit faire le procès à *Balmerinock*, qui fut barbarement condamné à perdre la vie, pour avoir donné ſon aprobation à cette Requête : il eſt vrai qu'on eut honte d'exécuter cette injuſte Sentence, & qu'on accorda à ce Seigneur ſon pardon ; mais comme il regardoit d'un œil de mépris & irrité, les injuſtices qu'on lui avoit faites en procédant contre lui, & le peu d'égard qu'on avoit eu pour ſa qua-

lité dans le pardon qui lui avoit été envoyé ; il ne ſe crut pas obligé d'en avoir la moindre obligation, & il eſt conſtant que la décadence & la ruïne des affaires de Charles dans le Roïaume d'Ecoſſe, provenoit en grande partie de cette violente & arbitraire procédure.

Cette conduite du Roi paroîtra ſans doute fort étrange : mais il y ajoûta quelque choſe de bien plus ſurprenant. Il avoit travaillé pendant pluſieurs années à s'aproprier les terres d'Egliſe, & les Dixmes ; dont les poſſeſſeurs n'étoient pas d'humeur à ſe déſaiſir ; il étoit ſur le point de changer toutes les conſtitutions de ce Royaume, & de l'Egliſe, en y introduiſant la Liturgie Angloiſe, &c. Et dans le tems qu'il ſe promettoit d'exécuter ces entrepriſes ſi ſcabreuſes, il n'a-

n'avoit point d'armée ſur pied, mais il ſe contentoit d'eſſaïer s'il en pouroit venir à bout par des exécutions civiles, foible'ſſe qui l'expoſoit au mépris de ſes Sujets. Tous ceux qui venoient de la Cour, ſe plaignoient hautement de l'opiniâtreté & de l'indocilité du Roi, du progrès du Papiſme, du trop grand aſcendant que la Reine avoit ſur l'eſprit du Roi, de la faveur qu'on témoignoit au Nonce du Pape, & du nombre prodigieux de Proſélites que Rome faiſoit en Angleterre : tout cela ne contribua pas peu à mettre les armes à la main des Ecoſſois contre leur propre Roi : au commencement ils ſe contentoient de proteſter contre les différentes proclamations du Roi : mais ayant été pouſſez à bout ils lui réſiſterent en face, & furent les premiers qui ſe ſouleverent ou-

vertement contre lui : Ajoûtons à cela qu'ils y furent auſſi pouſſez par quelques eſprits turbulens, qui ne vivent que par les deſordres, ou qui ont des vûës particuliéres pour les fomenter.

Dans ce tems-là le deſſein ayant été conçû par une Nation voiſine, d'ériger en République les Païs-Bas-Eſpagnols, Fréderic Henri, Prince d'Orange, crut qu'il étoit néceſſaire de faire part de ce projet au Roi d'Angleterre. Le Prince dit donc à l'Ambaſſadeur d'Angleterre, qu'on devoit communiquer au Roi une choſe qui étoit de la derniere conſéquence, mais qu'elle étoit d'une telle nature, & que les perſonnes qui y étoient intéreſſées, étoient d'un tel caractére, que le tout demandoit un ſecret inviolable : qu'ainſi on ne pouvoit ſe réſoudre de le commu-

communiquer au Roi, à moins qu'il n'eût la bonté de promettre qu'il n'en parleroit abſolument à qui que ce fût : pendant un certain tems le Roi le fit, & enſuite le Prince d'Orange lui envoya tout le projet. Mais le ſecret fut mal gardé, ſoit que le Roi l'eût confié à quelqu'autre perſonne, ou qu'on eût enlevé de ſon Cabinet les papiers qu'on lui avoit envoyé ſur cet article : car ils furent remis entre les mains de la Cour à Bruxelles : un des Miniſtres d'Etat, impliqué dans ce projet, fut décapité ; & les autres, prévenant l'orage, ſe retirerent en Hollande, où ils trouverent un refuge aſſuré. Depuis ce tems-là le Prince d'Orange n'eut plus aucune correſpondance avec la Cour d'Angleterre.

Charles I. de ſon côté ſe trouvoit dans une très-fâcheuſe ſitua-

tion ;

tion : les Ecoſſois avoient pris les armes, étoient entrez en Angleterre, avoient forcé le paſſage de la Thyne, battu un corps conſidérable de l'armée du Roi, & s'étoient rendus maîtres de la ville de Newcaſtle : De plus, il voyoit ſes Troupes peu diſpoſées à le bien ſervir : elles conſiſtoient, pour la plus grande partie, en des ſoldats enrôlez par force dans les diverſes Provinces, & prévenus, ainſi que le reſte du peuple contre le Gouvernement. D'ailleurs la valeur des Ecoſſois étant exagérée par ceux qui avoient été battus, & par les ennemis ſecrets du Roi, donnoit de la terreur aux Troupes Angloiſes. Outre cela le Roi manquoit d'argent pour les payer. Toute ſa reſſource conſiſtoit dans deux cens mille livres ſterlins, empruntez de la ville de Londres,

Londres, en attendant qu'il plût au Parlement, qu'il convoqua, afin de lui fournir l'argent qui lui ſeroit néceſſaire : mais il ne pouvoit que difficilement ſe flâter que le Parlement dût lui être favorable. Tout le monde étoit perſuadé qu'il ne l'avoit convoqué que malgré lui, & parce qu'il n'avoit pas trouvé d'autre moyen pour ſe tirer du mauvais pas où il s'étoit engagé. Ce qui s'étoit paſſé dans les quatre Parlemens, qui s'étoient tenus depuis le commencement de ſon régne, les diſſolutions de ces mêmes Parlemens avec aigreur, les empriſonnemens de leurs Membres, l'interruption des Parlemens pendant douze ans, les taxes impoſées par la ſeule autorité du Roi pendant cette interruption, les monopoles ſur toutes ſortes de Marchandiſes &

de Denrées, la décadence du Commerce, la protection ouverte que le Roi avoit accordé aux Catholiques & aux Arminiens, les rigueurs exercées contre les Presbytériens, les innovations introduites dans la Religion, le ſoupçon preſque univerſel qu'on avoit deſſein de rétablir la Religion Catholique en Angleterre, l'autorité exceſſive que le Conſeil & la Chambre-Etoilée créée par le Roi, avoient uſurpée, la corruption des Juges, en un mot les principes de Deſpotiſme que la Cour avoit voulu établir, cauſoient un mécontentement univerſel. Le Roi ne l'avoit pas ignoré, & juſqu'alors il ne s'en étoit pas mis en peine : mais il commençoit à en craindre les ſuites depuis qu'il ſe voyoit ſur le point d'être expoſé à la mauvaiſe humeur d'un nou-

nouveau Parlement, qui vraiſemblablement ne perdroit pas l'occaſion de travailler à la réparation des griefs, que les précédens avoient inutilement demandés. Il étoit néanmoins ſi prévenu & animé contre les Ecoſſois, qu'il ſe flâtoit encore de l'eſpérance que le nouveau Parlement regarderoit leur entrée en Angleterre comme une invaſion, comme une guerre faite, non au Roi, mais au Royaume, & qu'il lui fourniroit les moyens de les repouſſer dans leur païs, & de châtier leur audace: mais il ne tarda pas à s'apercevoir que ſon eſpérance étoit mal fondée.

Le Parlement s'aſſembla donc, ſelon les Ordres du Roi, le 3 Novembre 1640. On n'avoit jamais vû cette Aſſemblée ſi nombreuſe, n'y ayant que très-peu de Membres abſens. Chacun regardoit

gardoit cette occaſion comme la plus favorable qui ſe pût preſenter, pour remédier aux maux du Royaume ; & tous les Membres, à l'exception de quelques-uns qui étoient entiérement dévoüez au Roi, ſe faiſoient un devoir de contribuer au rétabliſſement du Gouvernement, d'une maniére conforme à ſa véritable & ancienne conſtitution. C'étoit-là auſſi l'attente du peuple.

Après un ſi long intervale de tems de douze années, que les affaires avoient été très-mal gouvernées en Angleterre, on ne doit pas douter que le Parlement avoit ſur les bras plus qu'il ne pouvoit porter, & des abus à réformer, qui auroient demandé un tems plus calme qu'il ne l'étoit alors ; & dans une pareille circonſtance, le Roi avoit l'imprudence de conſerver auprès de

lui

lui quantité de domeſtiques Catholiques, qui portoient ombrage & qui faiſoient les derniers efforts pour ſçavoir les ſecrets de la Cour. On allégua en particulier que Monſieur Porter, un des Gentilshommes de la Chambre du Roi, grand Zélateur de la Religion Romaine, révéloit au Légat du Pape tous les ſecrets qu'il pouvoit attraper : quoiqu'il converſât rarement avec lui, ſa femme ſupléoit à ce défaut ; elle rendoit à ce Légat de fréquentes viſites, dans leſquelles elle l'inſtruiſoit de tout ce que ſon mari avoit pû découvrir. On allégua encore, que ce Porter faiſoit inſtruire ſecrettement ſes deux fils dans la Religion Romaine, quoiqu'à l'extérieur ils profeſſaſſent la Réformée ; que l'aîné devoit avoir la ſurvivance de l'Emploi de ſon pere ; & que

ſi les affaires alloient bien, il y avoit un Chapeau de Cardinal réſervé pour le ſecond fils : enfin, que Porter étoit le Patron des Jéſuites, auſquels il procuroit, par tout où il pouvoit, des Chapelles, pour y faire librement l'exercice de leur Religion.

La maniére dont le Roi abandonna le Comte de Strafford, ne lui fit pas honneur. Ce Comte fut accuſé d'avoir tenté de renverſer les Loix fondamentales du Royaume, & d'introduire un Gouvernement arbitraire, & que c'étoit un crime de haute trahiſon. Ce Seigneur ſe défendit parfaitement; mais l'acte d'accuſation étant paſſé au Parlement, il fut condamné à mort. Auſſitôt le Roi envoya chercher Denzil Hollis, beau-frere de ce Comte, pour avoir ſon ſentiment, & pour ſçavoir comment il faudroit

droit s'y prendre pour ſauver la vie à ce Comte. Hollis répondit que puiſque l'exécution de la Loi étoit une des prérogatives Roïales, il étoit au pouvoir du Roi de donner un répi en ſa faveur, cependant qu'il le conſeilloit de ne le pas faire ; mais qu'il étoit plus à propos de gouverner cette affaire de la maniere ſuivante : C'eſt que le Comte de Strafford s'adreſſeroit au Roi par une très-humble Requête, dans laquelle il ſupplieroit Sa Majeſté de lui accorder un petit délai pour mettre ordre à ſes affaires domeſtiques, & pour ſe préparer à la mort : que le jour d'après, le Roi iroit au Parlement avec cette Requête à la main, qu'il la mettroit devant les deux Chambres, auſquelles Sa Majeſté feroit un diſcours très-politique, que lui Hollis avoit compoſé à ce ſu-

jet, & qu'il feroit ſes derniers efforts pour engager ſes amis à y conſentir.

Hollis ſe donna en effet tant de mouvemens, il fit joüer tant de reſſorts qu'il engagea pluſieurs Membres du Parlement à entrer dans de favorables diſpoſitions envers le Condamné; les aſſurant que s'ils vouloient ſauver la vie au Comte il leur ſeroit entierement dévoüé, & qu'il ſeroit en ſon pouvoir de leur rendre beaucoup plus de ſervices en le conſervant, qu'ils n'en recevroient en faiſant un exemple de lui. Hollis avoit agi ſi ſincerement & avec tant d'activité dans cette affaire, il avoit gagné en ſa faveur tant de perſonnes, même pluſieurs de la haute volée, qu'il ne faiſoit aucun doute, que ſi le parti du Roi avoit agi avec rigueur, on

auroit ſauvé la vie à Strafford; mais quelques mal intentionnez ayant prévenu la Reine, comme ſi le deſſein de ce Comte eût été par la perſuaſion d'Hollis, d'accuſer la Reine & de découvrir tout ce qu'il ſçavoit, elle détourna le Roi d'aller au Parlement comme il avoit réſolu de le faire, il ſe contenta d'y envoyer de ſa part le Prince de Galles avec le diſcours qu'il s'étoit propoſé d'y prononcer, écrit de ſa propre main. Hollis a avoüé que l'affaire auroit encore mieux réüſſi, que ſi le Roi qui étoit propre à tout gâter par ſes manieres dures y eût été lui-même en perſonne; mais, au grand étonnement de tout le monde, la Reine eut un tel aſcendant ſur lui, qu'elle l'obligea d'ajoûter ce pernicieux Poſtſcript, *s'il faut qu'il meure*

il y auroit de la charité à lui accorder un répi juſqu'à Samedi.

Dans le même tems Strafford écrivit au Roi, qu'il conſentoit à mourir, plûtôt que d'être un ſujet de diviſion entre lui & ſon Peuple. Enfin, le Roi ne pouvant plus réſiſter aux preſſantes ſollicitations du Parlement & de ſes propres Conſeillers, ou pour mieux dire, à la crainte des maux qu'il prévoyoit pour lui & pour ſa famille, s'il refuſoit de conſentir à l'Acte qui condamnoit Strafford, donna Commiſſion à quatre Seigneurs d'aller le paſſer en ſon nom.

Il n'y eut qu'un jour d'intervale entre le conſentement du Roi à l'Acte, & l'exécution du Comte de Strafford qui ſouffrit la mort avec beaucoup de conſtance. Lorſque ce Comte eut été exécuté le Roi en eut un chagrin

chagrin inexprimable, & il aſſura qu'il avoit été forcé d'y conſentir par la néceſſité & la perverſité des tems.

Les affaires cependant ſe broüilloient de plus en plus, ce n'étoit qu'Ecrits & que remontrances de part & d'autre; mais le Parlement étant las de ces combats de plume qui ne finiſſoient point, défendit par un Ordre imprimé de publier aucune Déclaration du Roi, ni aucun autre Edit contraire aux Ordonnances du Parlement. Après cela il n'y eut plus aucune eſpérance de pouvoir ſe concilier. Le Parlement arma une Flotte que le Roi avoit deſſein de ſurprendre en gagnant ceux qui la commandoient, mais il manqua ſon coup.

Après cette tentative infructueuſe, le Roi jugea qu'il étoit

inutile

inutile de diſſimuler plus long-tems, & qu'il falloit enfin commencer la Guerre. Pour cet effet, il donna ordre au Comte de Newcaſtle, de ſe ſaiſir de la Ville de Newcaſtle, ce qui fut fait quoiqu'avec quelque difficulté, après quoi il fit auſſi ſaiſir le Château de Tinmouth. En même-tems, il envoya pluſieurs Seigneurs & Gentilshommes en diverſes Provinces, pour y lever des Troupes; & par une Patente ſous le grand Sceau, il établit le Comte de Hartford pour Lieutenant Général dans ſes Provinces Occidentales. Il garda auprès de lui le Comte de Lindſey, pour être ſous lui Général de ſon Armée. Le Chevalier Ashley fut Général de l'Infanterie, & la place de Général de Cavalerie fut réſervée pour le Prince Robert, Neveu

du Roi, & Frere de l'Electeur Palatin, qui étoit attendu de jour en jour.

A peine les Guerres civiles eurent-elles commencé en Angleterre, que le Parlement engagea les Ecoſſois à venir à leur ſecours : les Ecoſſois ne demandoient pas mieux : ils ſe reſſouvenoient agréablement des bons quartiers de rafraîchiſſemens qu'ils avoient eu ci-devant dans les quartiers Septentrionnaux de l'Angleterre : ils comptoient que cette guerre ne pouvoit jamais leur être deſavantageuſe, les deux partis étant à peu près d'égales forces, ils s'aſſuroient de faire pancher la balance de quel côté qu'ils voudroient; & qu'ainſi les deux partis s'empreſſant à l'envi l'un de l'autre à attirer à ſoi les Ecoſſois, ils en retireroient de grands avantages, par raport

à la Nation en général, & en particulier par raport à eux-mêmes. Le Duc d'Hamilton qui étoit la principale perſonne à qui le Roi avoit confié le ſoin de toutes ſes affaires en Ecoſſe, avoit, de la part de Sa Majeſté, plein pouvoir d'attirer les Ecoſſois à ſon parti, & de faire tels offres à l'armée qu'il jugeroit à propos; cependant cela ſe devoit pratiquer avec tant de prudence & de ſecret, qu'au cas que cela vint a être découvert, on ne pût pas au moins le prouver, crainte de donner du dégoût à la Nation Angloiſe, qui auroit été irritée au ſuprême degré ſi elle avoit été convaincuë d'un pareil attentat; le Roi conſentoit qu'on démembrât de l'Angleterre, les Provinces de Northumberland, Cumberland & Weſtmorland, & qu'on les unit à l'Ecoſſe; que

Newca-

Newcaſtle feroit le Siége du Gouvernement ; que le Prince de Galles tiendroit toûjours ſa Cour parmi eux ; que chaque Office dans la Maiſon du Roi, à chaque troiſiéme, Vacance ſeroit donnée aux Ecoſſois. Mais le penchant des Ecoſſois les entraînant d'un tout autre côté, tout ce que le Duc d'Hamilton pût faire en faveur du Roi, fut de les empêcher de prendre aucun engagement pour le Porte-Parlementaire ; cela dura juſqu'en 1643 ; que réſiſtant à tous les avantages qu'on leur offroit, ils préférerent le parti du Parlement, comme plus convenable à leur ligue ſolemnelle, quoique dans la ſuite des tems cela leur ait été de peu d'utilité.

Pendant que l'armée Ecoſſoiſe agiſſoit & joüoit ſon rôle en Angleterre, le Marquis de Monroſſ

roſſ en prit occaſion de lever en Ecoſſe une armée de Montagnards ; comme il étoit du parti de la Cour, il attaqua le 2 Février 1644, avec cette armée nouvellement aſſemblée, le Duc d'Argyle, & le battit : quelques-uns prétendent que le jour ſuivant il envoya un exprès au Roi avec une Lettre, dans laquelle il déclaroit à S. M. la véritable averſion qu'il avoit pour qu'on entrât en traité avec un Parlement rebelle ; qu'il étoit fort triſte d'aprendre que Sa Majeſté y eût déja conſenti, mais qu'il eſpéroit que cela n'étoit pas vrai. Il donnoit auſſi avis à S. M. que dans peu de mois, il ſeroit en état de marcher en Angleterre au ſecours de Sa Majeſté, à la tête d'une bonne armée. Par ce Traité il entendoit le projet des Conférences qui furent depuis tenuës

à Uxbridge pour parvenir à un accommodement, mais elles n'eurent pas de ſuccès; cependant l'avantage que Monroſſ avoit remporté, fit une ſi forte impreſſion ſur l'eſprit du Roi, qu'il s'imagina que ſes affaires changeroient de face, & que par-là il traiteroit avec ſes Sujets, ſous de plus favorables conditions: & il ſe préoccupa ſi fort de ces penſées, que les étroites bornes dans leſquelles il reſſerra ceux qu'il avoit envoyé à Uxbridge, firent avorter tout le plan qu'on avoit formé de part & d'autre: ce qui irrita de plus en plus ceux qui ne l'étoient que trop. Il eſt vrai que le Marquis de Monroſſ fit de grands progrès l'année ſuivante, mais il n'eut jamais l'habileté d'aſſéoir ſes projets ſur de ſolides fondemens, & il n'eut pas le génie de ſe rendre

maître des Places fortes & des Frontieres du Royaume; enſorte que toutes ces expéditions ne tendoient qu'à piller & ravager; ce fut en ce tems-là qu'il ſe fit un affreux maſſacre en Irlande, dont depuis on accuſa le Roi d'avoir été l'auteur, quelques Hiſtoriens l'en ont pleinement juſtifié.

On a parlé ci-devant de la deſtinée du Comte de Strafford, on va voir celle du fameux Guillaume Laud, Archevêque de Cantorbery, qui étoit comme Strafford un des grands Favoris de Charles I. Il avoit été accuſé de trahiſon le 18 Décembre 1640, & donné en garde à l'Huiſſier de la Verge noire. Le 26 Février ſuivant, les Communes ayant envoyé aux Seigneurs les articles d'accuſation contre lui, il fut envoyé à la Tour. Il y demeura

meura juſqu'au mois d'Octobre 1643, que les Communes ayant ajoûté dix nouveaux articles à l'accuſation, les Seigneurs ordonnerent qu'il répondroit le trentiéme du même mois. Il gagna du tems juſqu'au 11 Novembre 1644, auquel jour il parla pluſieurs heures de ſuite pour ſa défenſe : mais ſoit que les Communes craigniſſent que leurs preuves ne fuſſent pas ſuffiſantes pour le faire condamner, ou que les délais que les Seigneurs lui avoient accordé, lui donnaſſent lieu de juger qu'ils avoient du penchant à lui ſauver la vie, elles ſe ſervirent du même moyen qu'elles avoient employé pour finir le Procès du Comte de Strafford, ce fut d'un acte de conviction, qui paſſa dans leur Chambre le même jour que l'Archevêque parla pour ſa défenſe

devant les Seigneurs, n'y ayant eu qu'une ſeule voix en ſa faveur. Cet acte ayant été envoyé aux Seigneurs, ils firent dire aux Communes, que véritablement ils trouvoient l'Archevêque coupable des faits qu'on lui imputoit ; mais qu'ils n'étoient pas bien convaincus que ce fuſſent des crimes de trahiſon. Sur cela les Communes leur firent preſenter les raiſons par leſquelles elles prétendoient prouver qu'il étoit coupable de ce crime.

Enfin le 4 Janvier 1645, l'Acte, pour condamner l'Archevêque à la mort, paſſa dans la Chambre-Haute, & il fut ordonné qu'il ſeroit exécuté le 10. Le 7, les Seigneurs communiquerent aux Communes un pardon du Roi pour l'Archevêque, daté du 12 d'Avril 1643, mais elles n'y eurent aucun égard. Le même

même jour, l'Archevêque voïant qu'il n'y avoit plus de reſſource pour lui, demanda aux Seigneurs par une Requête, que le ſuplice auquel il étoit condamné fût changé en celui d'être décapité. Il demanda encore qu'on lui envoyât quelques-uns de ſes Chapelains pour le préparer à la mort. Les Seigneurs l'accorderent très-volontiers : mais les Communes refuſerent l'une & l'autre de ſes deux demandes, & lui envoyerent deux Miniſtres qu'il n'avoit pas demandez, & un ſeul de ceux qu'il ſouhaitoit. Le lendemain il preſenta une ſeconde Requête pour demander d'être décapité, repreſentant qu'il étoit Prêtre, Evêque, Membre du Conſeil du Roi, & de la Chambre des Pairs; ſurquoi les Communes ſe laiſſerent enfin fléchir. Lorſqu'il fut ſur l'é-

chafaut, il fit un aſſez long diſcours, dans lequel, entr'autres choſes, il inſinua qu'il ſouffroit la mort pour n'avoir pas voulu abandonner le Temple de Dieu, & ſuivre les Veaux de Jeroboam, faiſant alluſion au Schiſme des Presbytériens. Il dit qu'après s'être bien examiné, il n'avoit pas trouvé qu'aucun des crimes dont il étoit accuſé méritât la mort, ſelon les Loix du Royaume. Que le Roi n'avoit jamais eu intention d'introduire le Papiſme en Angleterre ; & qu'il étoit très-bon Proteſtant ſelon la Religion établie par les Loix. Il proteſta que pour lui il n'avoit jamais formé le deſſein de renverſer les Loix du Royaume, ni d'établir le Papiſme : qu'il n'avoit jamais été ennemi des Parlemens, mais que véritablement il n'avoit pas aprouvé la conduite d'un ou de deux.

deux. Après qu'il eut fait ſa priere, l'Exécuteur lui coupa la tête d'un ſeul coup. On laiſſa prendre ſon Corps à quelques-uns de ſes amis, qui le firent enterrer dans l'Egliſe de Barking. Telle fut la fin de ce fameux Prélat, qui, quoiqu'en puiſſent dire ſes partiſans, fut un des principaux auteurs des troubles qui affligerent l'Angleterre : Premierement, en apuyant de tout ſon pouvoir les principes du Deſpotiſme, que la Cour s'efforça d'établir pendant pluſieurs années : Secondement, en uſant de trop de rigidité dans l'obſervation des minuties du ſervice Divin, & en voulant forcer tout le monde à s'y conformer. Tout ce qu'on peut dire en ſa faveur, c'eſt qu'il étoit lui-même convaincu que cette rigidité étoit néceſſaire.

Le

Le même jour que les Seigneurs donnerent leur conſentement à l'acte de condamnation contre l'Archevêque, ils paſſerent auſſi une Ordonnance pour abolir les prieres communes, avec la Liturgie de l'Egliſe Anglicane, & pour établir le Directoire qui avoit été dreſſé par l'Aſſemblée Eccléſiaſtique. Ce fut par-là qu'on acheva par autorité publique, de rendre l'Egliſe d'Angleterre Presbytérienne, au grand contentement des Ecoſſois & de pluſieurs des principaux Membres du Parlement. C'étoit-là un mauvais préparatif pour la Paix qui ſe négocioit alors & qui manqua.

Les combats & les hoſtilitez recommencerent plus fort que jamais, juſqu'à la fatale bataille de Nazeby, qui ſe donna le 14 Juin 1645, & qui décida la quérelle entre

entre le Roi & le Parlement : de cette action que s'eſt enſuivi une ſcéne d'horreur & de machinations. Fairfax & Cromwel commandoient l'armée du Parlement : celle du Roi étoit commandée par lui-même en perſonne, & par le Prince Robert, & les Comtes de Lindſey & d'Ashley.

Le Roi ayant perdu totalement la bataille, les Royaliſtes ſe ſauverent en deſordre ; un Seigneur Ecoſſois voyant que le Roi, malgré la réſiſtance qu'il trouvoit dans ſes propres Troupes, s'obſtinoit avec ſa Cavalerie qui ne l'avoit pas encore abandonné, à vouloir charger les ennemis, s'aprocha de lui, en lui diſant : *Sire, où allez-vous, voulez-vous courir à votre mort ?* & en même tems ayant porté la main ſur la bride du cheval du Roi, il

le détourna vers la droite. La Cavalerie du Roi qui n'étoit pas autrement portée à combattre, voyant le cheval du Roi tourné, ſans en ſçavoir la raiſon, en prit occaſion de ſe débander, & à fuir ſans regarder derriere elle. Ainſi le Roi ſe vid auſſi contraint de ſe retirer, & de laiſſer la victoire à ſes Ennemis, avec le champ de bataille; les Ennemis firent autant de priſonniers qu'ils voulurent. Il perdit ſon canon & tout ſon bagage, parmi lequel ſe trouva ſa caſſette, où étoient ſes papiers les plus ſecrets, que le Parlement eut la dureté de faire imprimer & publier, & particuliérement les Lettres concernant le Traité d'Uxbridge. Après cela il ne fut plus en état de pouvoir mettre une armée conſidérable ſur pied. On prétend que de ſon côté, il n'y eut pas plus de

ſix cens hommes de tuez, mais de ce nombre étoient plus de deux cens cinquante Officiers, &, outre cela, l'armée du Parlement fit plus de cinq mille priſonniers.

Cette victoire fut ſuivie de la priſe & de la reddition des Villes qui tenoient pour le Roi, lequel n'ayant plus aucunes reſſources, il paſſa en Ecoſſe déguiſé. Le Prince de Galles ſe retira dans l'Iſle de Scilly. La Reine étoit déja paſſée en France, avec le ſecours de pluſieurs Vaiſſeaux de guerre, que le Prince d'Orange lui avoit envoyez à Briſtol.

Il ſe paſſa diverſes négociations entre le Parlement d'Ecoſſe & celui d'Angleterre, pour trouver les moyens d'un accommodement; les diviſions cependant continuoient; il ſe formoit dif-

férens

férens partis, & le Roi ayant écrit aux deux Chambres du Parlement d'Angleterre, pour pouvoir venir avec ſûreté en Angleterre, & même aux environs de Londres, afin d'être plus à portée de traiter; il fut convenu qu'il ſe rendroit à ſa Maiſon de Holmby; & pour veiller à ſa ſûreté, il fut accompagné de pluſieurs Commiſſaires du Parlement d'Ecoſſe.

C'étoit alors un tems de criſe; il ſe forma une diviſion entre le Parlement & l'Armée; le Parlement vouloit être le maître; l'Armée prétendoit être indépendante; elle s'étoit formée en eſpece de République, où les ſuffrages des ſimples ſoldats alloient du pair avec ceux des Généraux; les ſoldats mêmes ne ſe croyoient pas obligez de ſuivre l'avis de leurs Officiers, ou de leur de-

mander

mander. De-là naiſſoit une confuſion à laquelle on n'avoit garde de remédier : tout ſe faiſoit ſous le nom de l'Armée, terme vague qui ſignifioit, tantôt le Conſeil de Guerre ſeul, tantôt le Conſeil des *Agitateurs*, tantôt les deux Conſeils joints enſemble, & tantôt les *Agitateurs* de quelques Régimens particuliers. C'eſt dans ce dernier ſens qu'il faut prendre l'entrepriſe que firent les Agitateurs de quelques Régimens de Cavalerie, ſous le nom de l'Armée, de faire enlever le Roi de ſa Maiſon de Holmby, pour le mener à Newmarket.

Pour exécuter ce deſſein, ils firent choix d'un Cornette nommé Joyée, l'un des Agitateurs de ſon Régiment, qui de Tailleur qu'il étoit avant la Guerre, étoit devenu Officier, & s'étoit

diſtingué par ſa bravoure. Joyée s'étant mis à la tête d'un détachement de cinquante chevaux, marcha droit à Holmby, & y arriva de nuit, le Roi étant déja couché. Après s'être aſſuré des avenuës, il monta lui troiſiéme à la Chambre du Roi, dont il ſe fit ouvrir la porte. Le Roi s'étant levé lui demanda quel étoit ſon deſſein : Il répondit qu'il vouloit le mener à l'Armée, parce qu'on avoit eu des avis certains qu'on avoit deſſein de l'enlever. Le Roi lui demanda s'il avoit un ordre du Général. Il répondit que non, mais qu'il étoit autoriſé par l'Armée, & comme il avoit un Piſtolet à la main, il faiſoit aſſez entendre, que c'étoit de ſes armes qu'il tenoit ſa principale autorité. Les Commiſſaires du Parlement qui étoient à Holmby, pour

pour veiller à la ſûreté du Roi, voulurent s'opoſer à cette violence : mais la Garde du Roi ne voulut point agir contre la troupe de Joyée, & les Troupes qui étoient dans les Villages du Roi, pour relever journellement la Garde, refuſérent d'obéïr aux ordres des Commiſſaires, & de marcher au ſecours du Roi. Enfin, après bien des conteſtations tout ce qu'on put obtenir fut, qu'on lui donnât du tems juſqu'au matin : Cette même nuit, il écrivit un Billet, dont il chargea le Comte de Dunferling Ecoſſois, par lequel il faiſoit ſçavoir aux deux Chambres, qu'il étoit enlevé de Holmby contre ſa volonté, & qu'elles ne devoient ajoûter aucune foi à ce qu'il pourroit écrire dans la ſuite, pendant qu'il ne ſeroit pas en liberté. Le lende-

main il monta en caroſſe, & fut conduit par Joyée, qui le mena coucher à une Maiſon proche de Cambridge, & le jour ſuivant à Newmarket où le rendez-vous de l'Armée étoit. Auſſi-tôt que le Roi y fut arrivé, le Général envoya le Colonel Walley avec ſon Régiment pour le garder, il détacha enſuite deux autres Régimens pour le renforcer.

Le Roi ſe trouvoit non-ſeulement aſſez tranquile, mais il concevoit même de grandes eſpérances de la diviſion qui régnoit entre le Parlement & l'Armée, & il ſe flatoit que l'Armée ſe déclareroit pour lui. Elle avoit pour ſa perſonne des égards & des complaiſances qui ſembloient lui promettre un état plus heureux, que celui où il s'étoit trouvé entre les mains du Parle-

Parlement. On avoit permis à trois de ſes Chapelains de ſe rendre auprès de lui, & d'y célébrer le Service divin à la maniere de l'Egliſe Anglicane, & tous ſes anciens Serviteurs & Domeſtiques avoient la liberté de le voir & de lui parler. Les Commiſſaires d'Ecoſſe qui réſidoient à Londres, alloient lui rendre de fréquentes viſites, & lui témoignoient une extrême envie de le ſervir. Comme ils ſçavoient bien que les Anglois étoient ennemis de leur Nation, ils commençoient à comprendre qu'il étoit de leur intérêt de s'unir avec le Roi contre leurs ennemis communs. Cependant les honneurs qu'on rendoit au Roi, & la complaiſance qu'on avoit pour lui, n'étoient qu'un effet de la politique de Cromwel & de ſes aſſociez. Ils n'ignoroient

pas dans quelle diſpoſitio
trouvoient le Parlement &
Ville de Londres à leur ég
& ils étoient perſuadez qu'a
aller, les Presbytériens aim
mieux s'accommoder avec le
que de voir triompher les I
pendans. C'étoit pour mettr
obſtacles à cette union, q
avoient fait enlever le Roi
Holmby ſans qu'il parût qu
les Généraux, ni le Corp
l'Armée y euſſent aucune p
& qu'ils l'avoient fait transf
dans un lieu où ils étoient
tres de ſa perſonne. D'un a
côté, ils faiſoient au Roi to
les careſſes imaginables, juſ
lui faire eſperer un prompt
commodement avec l'Arm
tant pour les détourner d
penſée de s'unir avec le P
ment, que pour ôter aux P
bytériens l'eſperance de pou
réu

réüſſir à procurer cette union. Dans toutes les déclarations & remontrances de l'Armée, il y y avoit toûjours quelqu'article où elle témoignoit le deſir qu'elle avoit que le Roi fût rétabli dans ſes juſtes droits : Mais c'étoit toûjours avec reſtriction, *quand les affaires du Gouvernement ſeroient parfaitement rétablies*; c'eſt-à-dire, de la maniere qu'ils le ſouhaitoient, & ils ſçavoient bien qu'alors, il ne leur ſeroit pas difficile de trouver des prétextes pour chercher querelle au Roi, & pour rétracter ce qu'ils ſembloient lui promettre.

Le Roi fut la dupe de cette politique. Comme il ſe voyoit careſſé par les deux Partis, il ſe mit dans l'eſprit qu'ils ne pouvoient ſe paſſer de lui, & qu'il ſeroit bien-tôt en état de faire pancher

pancher la balance du côté qu'il trouveroit à propos. Il crut même pendant quelque tems que les deux Partis le prendroient pour Médiateur. Dans cette penſée il ſe ménageoit beaucoup avec tous les deux, & leur faiſoit eſperer tour à tour, quoique fort ſecrettement, qu'il ſe laiſſeroit conduire par leurs conſeils. Cependant, comme il haïſſoit mortellement les Presbytériens, il avoit beaucoup plus de panchant à s'unir avec l'Armée ſi elle avoit voulu lui accorder des propoſitions tolérables, comme elle le lui faiſoit eſpérer. Il ne laiſſoit pourtant pas de prêter l'oreille aux propoſitions que lui faiſoient faire les Commiſſaires d'Ecoſſe, de ſe mettre ſous la protection des Presbytériens d'Angleterre & des Ecoſſois, & par-là, il eſperoit de ſe trouver

toûjours

toûjours ſur pied de quelque maniere que tournaſſent les différends entre le Parlement & l'Armée. Pendant ce tems-là il ſe laiſſoit amuſer par Cromwel & Ireton, qui ſous prétexte qu'ils étoient ſuſpects aux deux Chambres, ne le voyoient que bien rarement; mais qui ne laiſſoient pas de lui faire entendre ce qu'ils vouloient, par le moyen de certains Officiers qui pouvoient plus librement s'entretenir avec lui. Quoiqu'on eût pour lui beaucoup d'égards, on ne laiſſoit pas de le garder exactement, & dans le tems même qu'il ſe croïoit l'arbitre des deux Partis, il étoit véritablement priſonnier. Depuis qu'il avoit été enlevé de Holmby, il avoit ſuivi tous les mouvemens de l'Armée, & avoit fait ſa réſidence tantôt dans quelque Ville, tantôt dans quelque Mai-

ſon de Campagne, ſelon qu'il plaiſoit à l'Armée de l'ordonner. Enfin, lorſque l'Armée alloit s'aſſembler à Honſlow pour marcher à Londres, il fut conduit dans ſa Maiſon de Hampton-court.

La révolution qui arriva peu de jours après, & qui mit le Parlement ſous la domination de l'Armée fut fatale au Roi. Il eut bien-tôt lieu de comprendre que Cromwel & Ireton, n'avoient fait que l'amuſer par des eſperances trompeuſes. L'Armée ne fut pas plûtôt maîtreſſe du Parlement & de la Ville de Londres, que le Roi ſe vid non-ſeulement négligé; mais même traité plus durement qu'il ne l'avoit été juſqu'alors. On ne lui rendoit plus les mêmes devoirs, & ſa Garde ne ſouffroit plus qu'avec peine, que ſes ſerviteurs con-

ſeraſſent ſecrettement avec lui. Enfin, on le laiſſa long-tems à Hamptoncourt, ſans lui parler d'aucun accommodement, pendant qu'on épioit ſoigneuſement ſes actions, ſes paroles, & ceux qui venoient lui rendre viſite. On fit même l'affront aux Commiſſaires d'Ecoſſe de les empêcher de le voir, dequoi ils ſe plaignirent inutilement.

Toutes ces manieres d'agir firent comprendre au Roi qu'il n'avoit rien à eſperer de l'Armée, & que Cromwel n'avoit fait que l'amuſer pour mieux faire ſes propres affaires. Outre le changement qu'il remarquoit dans ceux qui le gardoient, il avoit des avis qu'on avoit de mauvais deſſeins contre lui & qu'il devoit prendre garde à lui, ce qui fit une telle impreſſion ſur lui, qu'il réſolut de ſe tirer,

s'il

s'il étoit poſſible, d'entre les mains de l'Armée. Mais il n'étoit pas facile de décider en quel endroit il devoit ſe retirer, il n'y avoit de ſûreté pour lui nulle part dans le Royaume. Le Parlement & la Ville de Londres étoient ſous la verge de l'Armée. Ainſi, vrai-ſemblablement ſon deſſein étoit de ſe retirer hors du Royaume. *Ashburnham* étoit ſon ſeul confident & cette réſolution étant priſe, le Roi ſe retira dans ſa Chambre de bonne heure, feignant d'être incommodé; & une heure après minuit il en ſortit par un eſcalier dérobé, & ſe rendit avec *Ashburnham* & *Leg*, à la porte du Parc, où Berkley les attendoit avec des chevaux. Ils marcherent toute la nuit avec beaucoup de diligence, tant pour ſe dérober à ceux qui pouvoient avoir

avoir été envoïez pour les pourſuivre, que pour ſe tirer des quartiers de l'Armée; & le matin, ils ſe trouvérent à un endroit de la Province de *Hampshire*, qu'on apelle la *Nouvelle-Forét*. Alors le Roi demanda où étoit le Navire. Ashburnham ayant pris les devans, comme pour aller s'en informer, revint peu de tems après, raporter qu'il n'y en avoit aucun, dequoi le Roi parut fort inquiet. Cependant comme il n'étoit pas ſûr pour lui de demeurer en pleine campagne, il prit la réſolution d'aller à *Titchfield*, Maiſon du Comte de Southampton, où la mere de ce Seigneur étoit ſeule avec peu de Domeſtiques. Ce fut-là qu'il tint Conſeil avec les trois Compagnons de ſa fuite, pour ſçavoir où il iroit. On prétend qu'Ashburnham fut le

premier qui lui propoſa de ſe retirer dans l'Iſle de Wight, & de ſe mettre entre les mains du Colonel *Hammond* qui en étoit Gouverneur, & qui paſſoit pour un honnête homme. Il ne pouvoit pourtant pas ignorer que Hammond étoit une Créature de Cromwel qui lui avoit procuré le Gouvernement de l'Iſle de Wight. Malgré ces raiſons qui auroient dû détourner Ashburnham de donner un tel conſeil, il ne laiſſa pas de perſuader le Roi, qui, après quelques difficultez, y conſentit, pourvû que Hammond voulût lui engager ſa parole, qu'il ne le livreroit ni au Parlement, ni à l'Armée; & que ſi l'un ou l'autre le demandoit, il lui donneroit la liberté de ſe retirer où il voudroit. Suivant cette réſolution Ashburnham & Berkey allerent

dans

dans l'Iſle de Wight, pour parler au Gouverneur, qui parut fort ſurpris quand on lui dit que le Roi s'étoit ſauvé d'Hampton-court, & qu'il vouloit venir ſe mettre entre ſes mains ſous les conditions qu'on lui propoſoit. Il répondit qu'il rendroit au Roi tous les ſervices qui ſeroient en ſon pouvoir : mais qu'il ne pouvoit pas promettre de deſobéir à ſes Supérieurs en ce qui lui ſeroit commandé. Après qu'on eut vainement tenté d'obtenir de lui ce qu'on lui demandoit, il s'enquit où étoit le Roi. On lui répondit qu'il n'étoit pas fort loin, & après une aſſez longue conférence, il fut convenu qu'on le meneroit parler au Roi. Ils partirent donc tous trois pour Titchfield, & quand ils y furent arrivez, Hammond demeura dans la cour, & Ashburnham

en larmes, offrit d'aller
Hammond; mais le Roi ne
lut pas y consentir. Enfi
Roi ayant fait entrer
mond, fit *tous les efforts*
sibles pour arracher de lui
promesse, qu'il le laisseroit
en cas que le Parlement ou
mée voulussent l'avoir entre
mains; mais Hammond p
toûjours dans sa premier
ponse. Alors, le Roi ne
chant où aller ailleurs, &
sidérant que quand mêm

Wight. Il fut conduit au Château de Carisbrook, où Hammond le reçût avec ſa ſuite, en lui marquant beaucoup de reſpect.

Le Parlement fut informé de la fuite du Roi par une Lettre de Cromwel, qui lui en donna le premier avis : mais ſans lui dire où étoit le Roi, quoique ſelon les aparences, il en fût bien informé. Le Parlement crut d'abord, que le Roi étoit venu ſe cacher dans Londres, juſqu'à ce qu'il ſe trouvât une occaſion de ſe retirer hors du Royaume. Il donna même des ordres pour le chercher & pour l'arrêter. Mais cette incertitude ne fut pas de longue durée, le Comte de Mancheſter, Orateur de la Chambre Haute, reçut une Lettre du Colonel Hammond qui l'informoit que le Roi, craignant pour ſa vie à Hampton-

court, étoit venu dans l'Iſle de Wight, ſe mettre ſous ſa protection.

La réſolution étant de faire le Procès au Roi, réſolution qui avoit été priſe par divers Officiers de l'Armée, dès qu'il ſe fut retiré dans l'Iſle de Wight, le Colonel *Harriſſon* fut commandé pour le conduire du Château de Hurſt à Windſor. Pendant tout le tems qu'il avoit été dans l'Iſle de Wight, il avoit entretenu une correſpondance ſecrette avec le Lord Newbourgh. Depuis qu'il étoit à Hurſt, ce Seigneur avoit trouvé moyen de lui faire ſçavoir qu'on devoit le transférer à Windſor, & comme ſa Maiſon ſe trouvoit ſur le chemin, il lui avoit mandé qu'il tâchât de faire enſorte qu'on le fit dîner chez lui & qu'il ſe plaignît de l'allûre de ſon cheval, promet-

promettant de lui en donner un le plus vîte qui fût en Angleterre, par le moyen duquel il pourroit tenter de ſe ſauver. Le Roi ſe plaignit pendant toute la matinée que ſon cheval l'incommodoit beaucoup, & ſçut ſi bien faire qu'on le mena dîner chez le Lord Newbourgh. Mais en arrivant à cette Maiſon, il aprit que le cheval qu'on lui avoit deſtiné avoit été eſtropié la nuit précédente, par un coup de pied d'un autre cheval. Ce deſſein ayant manqué par cet accident, le Roi fut conduit à Windſor, où il ne fut pas plûtôt que le Conſeil de Guerre ordonna qu'on n'uſeroit plus envers lui des cérémonies accoûtumées, comme de le ſervir à genoux, & autres, & on lui retrancha la plus grande partie de ſes Domeſtiques. Car quoique le Conſeil

de

de Guerre n'eût aucun droit de ſe mêler de ces ſortes de choſes, il ne laiſſoit pas d'empiéter tous les jours ſur les droits du Parlement qui n'agiſſoit plus que par ſes ordres.

Le 28 Décembre 1648. le Committé chargé de dreſſer l'accuſation contre le Roi, en preſenta un modèle en forme d'Ordonnance, qui fut lûë pour la premiere fois, & il fut ordonné qu'elle ſeroit encore lûë le lendemain. Mais comme la Chambre ſçavoit bien que l'Ordonnance ſeroit aprouvée à la troiſiéme lecture, elle ſe hâta de paſſer un Acte pour ériger une *Haute Cour de Juſtice*, à laquelle elle donna pouvoir de juger le Roi. Thomas Fairfax, Olivier Cromwel, Henri Ireton & cent-quarante-ſept autres furent nommez Commiſſaires & Juges.

L'Ordon-

L'Ordonnance pour accuſer le Roi, paſſa dans la Chambre des Communes, & le jour même elle fut envoyée aux Seigneurs, pour avoir leur concurrence; on en fit lecture & elle fut rejettée d'une voix unanime. Cependant, pour gagner du tems, s'il étoit poſſible, les Seigneurs firent dire aux Communes, qu'ils leurs envoyeroient leur Réponſe par des Meſſagers exprès. Mais en même-tems, ils s'ajournérent pour dix jours. Cet artifice fut inutile : Les Communes ayant fait viſiter le Journal de la Chambre Haute, & ayant trouvé que l'Ordonnance avoit effectivement été rejettée, votérent : "Que les Membres des Com-" munes, & les autres Commiſ-" ſaires nommez pour être Ju-" ges du Roi, pourroient exécu-" ter leur Commiſſion, quoique "

" les

„les Seigneurs euſſent rejetté „l'Ordonnance.„

Pour cet effet, elles firent rayer de la Commiſſion le nom des ſix Seigneurs qui avoient été nommez pour Juges, & mirent d'autres gens à leur place. Entre ceux-ci ſe trouva Bradhaw, qui fut enſuite choiſi pour être Preſident de la Haute Cour de Juſtice. Enſuite la Chambre décida : Que le pouvoir ſouverain réſidoit originairement dans les Peuples. Que les Communes d'Angleterre aſſemblées en Parlement, étant choiſies pour repreſenter le Peuple, avoient entre les mains l'autorité de la Nation ; que ce que les Communes déclaroient être Loi, avoit la force de Loi, & que le Peuple étoit obligé d'y obéir, quoique le Roi ni les Seigneurs n'y euſſent pas donné leur conſentement.

Ces

Ces principes tous contraires qu'ils étoient à la véritable conſtitution du Royaume d'Angleterre, étoient néanmoins très-conformes à ceux des indépendans, dont l'intention étoit de changer la Monarchie en République.

L'Ordonnance pour *juger le* Roi étant donc paſſée, on s'employa pendant quelques jours aux préparatifs de ce Jugement, dont juſqu'alors on n'avoit jamais vû dans le monde aucun exemple. La Haute Cour de Juſtice obſerva les mêmes régles en jugeant le Roi, que ſi elle avoit jugé un criminel ordinaire, parce qu'elle n'avoit aucun modèle d'un ſemblable Jugement.

On voit aſſez fréquemment dans les Hiſtoires, des Rois aſſaſſinez par leurs Sujets, en conſéquence, ou de la haine publique,

que, ou de quelque vengeance particuliére, ou des intérêts de quelque Faction. L'Hiſtoire d'Angleterre fournit deux exemples de deux Rois, ſolemnellement dépoſez & empriſonnez. Mais juſqu'à Charles I. on ne trouve nulle part, qu'aucun Roi ait comparu en Jugement pour défendre ſa vie, devant ſes propres Sujets comme ſes Juges.

Le Roi fut conduit trois fois devant la Haute Cour de Juſtice, & fut autant de fois ſommé de donner ſes Réponſes ſur l'accuſation intentée contre lui, dont la lecture avoit été faite en ſa preſence, & qui ſe reduiſoit à dire qu'il étoit l'auteur de la guerre; qu'il avoit pris les armes contre le Parlement; & qu'il avoit voulu renverſer les Loix du Païs, & fait tous ſes efforts pour y établir un pouvoir tyrannique : ce

qui

qui avoit ravagé le Païs & fait périr nombre de perſonnes. Il refuſa conſtamment de reconnoître l'autorité de la Cour, & de ceux qui l'avoient établie. On ne voulut jamais entendre les raiſons ſur leſquelles il ſe fondoit, pour décliner la Juriſdiction ; enfin voyant qu'il ne pouvoit obtenir d'audience ſur ce ſujet, il donna ſes raiſons dans un Mémoire, contenant :

Qu'étant Roi, il n'y avoit « ſur la terre aucune autorité qui « pût légitimement le faire com- « paroître en Juſtice comme dé- « linquant. «

„ Qu'on ne peut procéder en « Juſtice contre quelque homme « que ce ſoit, ſans l'autorité des « Loix, ou Divines ou Munici- « pales. Qu'à l'égard des pre- « mieres, on ne voyoit point « dans l'Ecriture-Sainte, que «

„ Dieu eût donné aux Sujets une
„ telle autorité ſur leurs Souve-
„ rains. Qu'au contraire, il étoit
dit dans l'Eccléſiaſte (VIII. 4.)
Là où eſt la parole du Roi, là eſt le pouvoir, & qui lui dira : Que fais-tu ? „ Que par les Loix
„ du Païs, on ne peut intenter
„ d'accuſation contre le Roi,
„ puiſque la Juſtice ſe rend en
„ ſon nom. Que d'ailleurs c'eſt
„ une maxime conſtante en An-
„ gleterre, que le Roi ne peut
„ point faire d'Acte injuſte. Que
„ la Loi par laquelle on prétend
„ le juger, étoit ou ancienne ou
„ nouvelle; ſi elle étoit ancienne,
„ qu'on l'indiquât; ſi elle étoit
„ nouvelle, par quelle autorité
„ avoit-elle été établie & en quel
„ tems ?

„ Que Dieu & le monde ju-
„ geaſſent ſi la Chambre des
„ Communes, qui n'eſt pas elle-

„ même

même une Cour, pouvoit établir une Cour de Juſtice ? "

Qu'il ne devoit que paroître bien étrange à ceux qui connoiſſoient le Gouvernement d'Angleterre, que la Chambre des Communes prétendît avoir droit de faire des Loix, ſans la concurrence du Roi & des Seigneurs ; & que quand même le peuple d'Angleterre auroit le droit de donner une légitime Commiſſion à cette Cour, il n'avoit pas été conſulté ſur cela.

Enfin, qu'il avoit pris les armes pour défendre les Loix fondamentales du Royaume, contre ceux qui ſupoſoient qu'il s'étoit ſervi de ſon pouvoir pour changer le Gouvernement. "

Le Roi ayant donc perſiſté à ne point répondre devant la

Haute Cour de Juſtice, ſon refus fut regardé, ſelon les Loix d'Angleterre, comme une confeſſion; il fut reconduit, ſous une forte garde, à la Maiſon du Chevalier Robert Cotton, où on l'avoit conſigné depuis qu'on l'avoit tiré hors du Palais Saint-James, où il avoit été amené de *Windſor*: & le 27 Janvier, le Roi ayant été amené devant le Cour pour une quatriéme fois, il demanda d'être entendu devant les Seigneurs de la Chambre-Haute & devant les Communes, avant qu'on prononçât ſa Sentence, ayant deſſein à ce que l'on croit, d'abdiquer ſa Couronne en faveur du Prince ſon fils aîné. Sur cette propoſition, les Juges ſe retirerent pour délibérer entr'eux; & une demie heure après étant rentrez, le Préſident dit au Roi, que ce qu'il avoit propoſé

posé n'étoit qu'une continuation de ſon refus à reconnoître la Juriſdiction de cette Cour, & ne tendoit qu'à un délai de Juſtice; qu'enfin, s'il n'avoit plus rien à dire on alloit procéder à ſon Jugement. Le Roi ayant répondu qu'il n'avoit plus rien à dire, Bradshaw fit une longue Harangue pour juſtifier le procédé du Parlement en cette occaſion, après avoir fini ce diſcours, on lût derechef les accuſations dont on avoit chargé le Roi, & on prononça ſa Sentence, par laquelle : *Charles Stuart comme tyran, traître, meurtrier & ennemi public, eſt condamné à mort, & à avoir la tête ſéparée de ſon corps.*

Dans tout le tems qui s'écoula entre le Procès fait au Roi & ſon exécution, ſes amis tant du dedans que du dehors, firent les

derniers efforts pour lui ſauver la vie : car outre les repreſentations faites de la part des Hollandois, & celles des Ecoſſois par leurs Députez, le Prince de Galles & le Prince d'Orange envoyoient tous les jours offrir aux Juges, particuliérement à Cromwel & à Ireton, tout ce qu'on ſouhaiteroit pour ſauver la vie du Roi : le Prince écrivit une Lettre des plus touchantes au Général Fairfax en faveur du Roi ſon pere. Le Duc de Richemond, la Marquiſe de Hersford, les Comtes de Lindſey & de Southampton, offrirent leurs propres têtes pour ſauver celle du Roi ; mais malgré toutes ces puiſſantes ſollicitations & tant d'autres, on paſſa outre, & on en vint à l'exécution.

Le 29 Janvier, la Haute Cour de Juſtice nomma des Commiſ-

ſaires,

faires, pour examiner quel endroit ſeroit le plus propre pour l'exécution, ils firent leur raport, conformément auquel on dreſſa un échafaut devant la Salle des Feſtins, qui eſt au Palais de *White-Hall*, & on le couvrit de noir; & le 30 Janvier le Roi fut conduit du Palais de Saint Jâmes, ſous une forte Garde, à celui de White-Hall, où ayant reſté près de deux heures dans une Chambre en particulier, il fut conduit ſur l'échafaut. Il y ſouffrit la mort avec beaucoup de conſtance, & ſans faire paroître la moindre marque de foibleſſe ou d'étonnement. Son corps, après avoir été pendant quelques jours expoſé à la vûë du peuple, dans une des Chambres de White-Hall, fut porté à Windſor, & enterré ſans aucune pompe dans la Chapelle de S. Georges.

On

On raporte qu'on n'a jamais pû ſçavoir au vrai, ni prouver qui fût celui qui décapita Charles I. & que ce qui ſemble le plus aprocher de la vérité de ce fait, eſt une Hiſtoire raportée par l'Archevêque Tenniſon, dans laquelle il dit que lorſqu'il étoit Vicaire de Saint Martin à Londres, une jeune femme vint le prier de venir auprès de ſon pere qui ſe mouroit, étant dans de terribles angoiſſes & horreurs, de ce que c'étoit lui qui avoit coupé la tête au Roi; il dit qu'il y alla, mais qu'il trouva la perſonne morte, & qu'elle n'avoit laiſſé aucune confeſſion par écrit, ni aucune autre relation, tout ce qu'on put découvrir, eſt, que cet homme avoit été une eſpece de Boucher ou de conducteur de bétail à Saint Yves, dans la Province de Huntington, & que Cromwel l'en-

l'envoya chercher ſur la fin de l'année 1648 : que depuis ce tems-là il avoit mené une vie obſcure ſous un nom emprunté ; & qu'il recevoit une penſion annuelle qui mourut avec lui. L'Archevêque envoya un Miniſtre pour tirer de plus amples informations de la fille de ce défunt Boucher : mais trouvant que les perſonnes avec leſquelles cette fille demeuroit, avoient changé de maiſon, on ne put jamais rien aprendre d'elle.

D'autres prétendent qu'il n'y a rien de vrai dans cette Hiſtoire ; & qu'étant probable que cet homme ayant un tranſport au cerveau, il n'eſt pas impoſſible qu'il ſe fût mis dans la tête qu'il avoit été le meurtrier du Roi. Quoiqu'il en ſoit on a ſçû d'autres circonſtances qui paroiſſent plus vraiſemblables. Le ſecond

Diman-

Dimanche d'après que le Roi eut été décapité, le nommé Robert Spavin, qui étoit alors Secretaire de Cromwel, invita à dîner pluſieurs de ſes amis. Leur principal diſcours roula ſur celui qui avoit décapité le Roi ; un dit, que cela avoit été fait par le Bourreau ordinaire ; un autre dit, que c'étoit un certain Hugues Pierre ; on en nomma auſſi pluſieurs autres, mais comme c'étoit ſans preuves, on ne concluoit rien : auſſi-tôt qu'on eut dîné, Spavin tira à part un de ſes plus affidez, qui étoit de la Compagnie, & lui dit : *Ils ſe méprennent tous, ils n'ont pas nommé celui qui a fait cette Exécution, car ce fut le Lieutenant Colonel* Joyée, *qui étoit l'homme qui décapita le Roi ; j'étois moi-même dans la Chambre lorſqu'il s'accommoda pour faire cette fonction*

ction de Boureau; j'étois derriere lui lorſqu'il la fit; & je rentrai avec lui quand il l'eut faite: il n'y a perſonne qui ſçache ceci que mon Maître, le Commiſſaire Ireton & moi. C'étoit ce même *Joyée* qui s'étoit ſaiſi du Roi & qui l'avoit conduit à l'Armée.

Telle fut la fin tragique de Charles I. Perſonne n'a jamais diſputé les loüanges qu'on lui a données, par raport à la ſobriété, à la tempérance, à la chaſteté. Tout le monde convient auſſi qu'il étoit bon Mari, bon Pere & bon Maître. Mais quelques-uns l'accuſent, & ce n'eſt peut-être pas ſans fondement, d'avoir laiſſé prendre à la Reine ſa femme, un trop grand empire ſur lui, & trop de part dans les affaires de l'Etat. Le Royaume étant Proteſtant, & la Reine Catholique très-zélée, on ne pouvoit regarder

der qu'avec des yeux jaloux, le pouvoir qu'elle avoit, & dont elle n'abuſoit que trop, en faiſant donner les Charges les plus importantes à des gens de ſa Religion. C'étoit-là le principal fondement du bruit qui s'étoit répandu dans le Royaume, que la Cour avoit deſſein de rétablir la Religion Catholique en Angleterre.

Pour tout dire en un mot, Charles I. fut doüé d'un grand nombre de vertus & de belles qualitez. Il y a même lieu de croire que ſes défauts ne furent qu'une ſuite & une dépendance du deſſein qu'il avoit formé d'aſſervir l'Angleterre, & que ſi, en certaines occaſions, il ne ſuivit pas exactement les régles de la bonne foi, ce n'étoit que pour pouvoir plus aiſément exécuter ce qu'il avoit entrepris. Sans ce

malheu-

malheureux projet, on pouroit dire qu'il fut un des Princes les plus accomplis qu'il y ait jamais eu ſur le Trône d'Angleterre. Le Duc de Buckingham, le Comte de Strafford, l'Archevêque de Cantorbery, & la Reine même, furent ceux qui pouſſerent dans le précipice ce malheureux Prince, qu'ils avoient tant de paſſion d'élever plus haut que ſes prédéceſſeurs. Mais, peut-on s'empêcher de faire ſur ce ſujet une réflexion qui n'eſt que trop naturelle? C'eſt ſur la punition de ces mauvais Conſeillers, & ſur celle du Roi. Le Duc de Buckingham perdit la vie par la main d'un Aſſaſſin; l'Archevêque, Strafford, & le Roi même, la perdirent ſur l'échafaut, & la Reine paſſa le reſte de ſes jours dans un triſte veuvage, étant même aſſez négligée par ſes plus

proches parens. Elle vécut pourtant assez pour voir le rétablissement du Prince son Fils. Mais elle ne trouva pas auprès de lui tous les agrémens auxquels elle s'étoit attenduë, cela l'obligea sans doute à retourner en France, où elle mourut dans l'année 1669.

Les deux Fils de Charles I. régnerent successivement, mais ils n'ont été guéres plus heureux. Les douze premieres années de la vie de Charles II. qui vint le premier à la Couronne, comme l'aîné, se passérent dans la splendeur & la magnificence qui convenoient à la qualité d'un héritier présomptif d'une si grande & si brillante Couronne : il passa ensuite dix-huit années dans de continuelles inégalitez. Il fut malheureux dans la guerre; & le même coup funeste qui enleva son pere,

pere, le priva auſſi de ſes Etats: il eſt vrai que le Royaume d'Ecoſſe le reçût dans ſon ſein, mais ce fut ſous de dures conditions; il eſt vrai encore que les Ecoſſois firent quelques tentatives pour le faire monter ſur le Trône d'Angleterre, mais elles furent très-foibles, & ce ne fut qu'après la mort de Cromwel que les affaires prirent une autre face, & après douze ans d'exil, il fut rétabli ſur le Trône de ſes ancêtres, mais ſon régne ne fut qu'une ſuite continuelle de mauvaiſe adminiſtration & de malheurs. Il y eut en Angleterre une peſte des plus terribles qu'on eut vû juſqu'alors; comme auſſi une incendie, qui réduiſit en cendres la plus grande partie de la ville de Londres. La plûpart du tems il étoit aux priſes avec ſon Parlement; & panchant trop viſible-

ment pour les intérêts d'une puiſſance voiſine, ſon peuple ſe méfioit de lui. Il eut à eſſuyer différentes conſpirations formées contre lui en divers endroits; une deſquelles, à ce qu'on croit, lui fit perdre la vie le 6 Février 1685.

A l'égard du Duc d'Yorck ſon frere, qui quelques heures après que Charles II. eut rendu le dernier ſoupir, fut proclamé Roi dans Londres, ſous le nom de Jacques II. Il étoit fort jeune lorſque les Guerres civiles commencerent à ravager l'Angleterre; & après le parricide commis en la perſonne de ſon pere, il ſe vid obligé d'abandonner ſon païs natal, & de ſe retirer en Hollande; d'où, après un court ſéjour, il alla en France. Il demeura dans ce Royaume juſqu'à ce qu'enfin il fût obligé d'en ſortir

tir par les intrigues de Cromwel le Protecteur. Il commença à ſervir ſous le Maréchal de Turenne, & enſuite il paſſa au ſervice des Eſpagnols, ſous Dom Juan d'Autriche, & il ſe trouva à la bataille de Mardik, où il fut témoin oculaire de la bravoure des Anglois, & de la valeur qu'ils témoignerent en cette occaſion contre l'armée ennemie, dans laquelle il ſervoit alors. Lorſque ſon frere fût rétabli ſur le Trône d'Angleterre, il fut comblé de biens & de dignitez. Il eut deux femmes; la premiere qui s'apelloit Anne, & étoit fille de Mylord Clarendon, Grand Chancelier d'Angleterre; il en eut deux filles, qui furent toutes deux ſucceſſivement Reines, ſçavoir la Reine Marie, épouſe du Roi Guillaume, & la Reine Anne. Le Duc d'Yorck ſe ma-

ria en ſecondes nôces avec la ſœur du Duc de Modéne, mais les enfans qu'il en eut moururent tous fort jeunes. Son frere Charles II. le fit Grand Amiral, & en cette qualité, il ſervit quelque tems contre les Hollandois: il fut auſſi nommé Haut-Commiſſaire d'Ecoſſe. Comme il avoit embraſſé *la Religion Romaine* dans les Païs étrangers, où il s'étoit réfugié, il craignoit fort que ce ne fut un invincible obſtable, à pouvoir ſuccéder à la Couronne après la mort de ſon frere: cependant après avoir ſurmonté toutes les difficultez qui ſe preſenterent dans ſon paſſage, il monta paiſiblement ſur le Trône. Durant ſon régne, qui fut court, il ne ceſſa point de faire ſous main, la guerre contre la Religion & les libertez de ſes Sujets: mais il la paya bien cher ſes

entre-

entrepriſes ; car après avoir perdu ſes Royaumes d'Angleterre & d'Ecoſſe ; après avoir été malheureux dans toutes ſes tentatives en Irlande, il fut contraint de s'enfuir en France, où il mourut, après pluſieurs années de ſon ſecond exil, & après pluſieurs vaines démarches pour recouvrer ſes Etats, ne laiſſant après lui que les deux filles dont on a parlé, & un fils prétendu. Il eut auſſi deux fils naturels & autant de filles, d'une de ſes Maîtreſſes nommée Churchill, & une autre fille naturelle de la Comteſſe de Dorcheſter.

Telle eſt la ſuite de la cataſtrophe de Charles I. mais il faut convenir que lui & ſes fils furent la ſeule cauſe des malheurs qui leur ſont arrivez. Les Anglois ſont fiers & aiment leur liberté: ainſi un Roi qui ſe ſçait accom-

moder

moder prudemment aux Loix du Païs eſt parfaitement heureux avec eux. Le Roi Guillaume, qui eſt ſur le Trône à preſent, eſt adoré de ſes peuples, & nous donne une exemple de la maniere dont il faut gouverner cette Nation.

Suite de l'Hiſtoire Secrette de la Ducheſſe d'Hanover.

L'Electrice ayant fini ſon diſcours & la Princeſſe lui ayant témoigné combien elle en étoit ſatisfaite. On ne ſongeoit plus qu'à ſe donner aux plaiſirs qui durerent quelque tems ; mais qui changerent peu après en triſteſſe, par la nouvelle qu'on reçut de la mort du Prince Charles tué dans une Bataille où les Turcs avoient remporté la victoire. Le bruit courut pendant quelques jours

jours que Konigſmarck avoit eu le même ſort. Le bon naturel de la Princeſſe la porta à lui donner quelques larmes, & la perte qu'elle faiſoit en un même jour d'un Beau-frere qu'elle chériſſoit, & d'un homme qu'elle eſtimoit, lui parurent des ſujets dignes de ſes regrets. La Comteſſe de Plate fit auſſi paroître ſon deſeſpoir de la mort de Konigſmarck, & elle garda ſi peu de ménagement qu'il n'y eut que l'Electeur ſeul qui ne voulut point s'en apercevoir, tant il étoit aveuglé pour cette Dame.

On aprit cependant que Konigſmarck n'étoit point mort & qu'il alloit revenir inceſſamment à la Cour. La Princeſſe y fut ſenſible, & Konigſmarck en vie, la conſola plus facilement de la mort du Prince Charles. Il ne fut pas long-tems à arriver à Hanover,

Hanover, & il fut reçû de la Princeſſe avec des diſtinctions qui auroient pû ſatisfaire Konigſmarck indifférent; mais qui ne ſatisfirent point Konigſmarck amoureux.

La Princeſſe étoit broüillée plus que jamais avec le Prince Georges ſon Epoux, ils avoient eu diſpute au ſujet de la Maîtreſſe du Prince, & la Princeſſe lui ayant répondu avec moins de modération qu'elle n'avoit fait juſqu'alors, le Prince n'en fut que plus irrité, & n'écoutant que ſa colere, la ſaiſit par la gorge, & la preſſa ſi vivement, que les femmes de la Princeſſe qui étoient accouruës à ſes cris, eurent bien de la peine à la délivrer. Le Prince ſortit en la menaçant pour jamais de ſon indignation, & elle tomba dans une affliction qui tenoit du deſeſpoir.

Le

Le retour de Konigſmarck fut une petite conſolation pour la Princeſſe, & d'avoir quelqu'un à qui elle pouvoit confier l'excès de ſes ennuis, parut un ſoulagement à ſes peines. Elle l'en entretenoit ſouvent ſans penſer qu'on pût lui en faire un crime. Konigſmarck de ſa part trouvoit tant de plaiſir à ſe trouver auprès d'elle, qu'il oublia que ſon aſſiduité n'ayant plus le Prince Charles à ſuivre, ne pouvoit être attribué qu'à ſon attachement pour la Princeſſe. Des Courtiſans malins s'apliquerent à l'obſerver. La Comteſſe de Plate même entra dans des ſoupçons qu'elle ne put diſſimuler. Elle ne les cacha pas à Konigſmarck, qui connoiſſant ſon caractere, trembla pour les jours de la Princeſſe. Il crut que pour la ſauver tout lui étoit permis,

cabloit de careſſes ; mais l
telligence ne dura pas long
Konigſmarck aïant donn
Fête ſuperbe à toute la Co
Princeſſe & la Comteſſe,
que par différens motifs,
rurent avec éclat. Tout ſe
avec tant d'ordre & de m
ficence, que tous ceux qu
ſterent à cette Fête en
également charmez. La
teſſe ſeule y parut mécontei
ſe confirma dans ſes ſoup
Konigſmarck l'ayant abor

mens de la Princeſſe. L'Electeur ayant joint dans le moment la Comteſſe, Konigſmarck n'eut pas le tems de lui répondre, & il ſe retira.

La Fête finie Konigſmarck ſe rendit chez la Comteſſe, pour faire enſorte de la diſſuader des idées qu'elle s'étoit formées. Elle lui voulut faire avoüer qu'il aïmoit la Princeſſe, & qu'il en étoit aimé. Il ſçut ſi bien s'en défendre qu'elle l'aima plus fortement que jamais. Depuis cette entrevûë Konigſmarck ſe conduiſoit avec la derniere circonſpection. Il n'alloit chez la Princeſſe qu'aux heures que la Cour s'y rendoit. Cependant la Comteſſe ne ceſſoit de tenir des diſcours offenſans contre la Princeſſe qui, en étant avertie, reçut cet avis avec dédain. Je mépriſe trop la Comteſſe, répondit-elle, pour m'em-

baraſſer de ce qu'elle peut dire de moi, ma conduite eſt irréprochable, & je ſuis bien plus en peine de mon devoir que de ma réputation.

L'union de la Comteſſe & de Konigſmarck dura peu, malgré les ménagemens qu'ils avoient l'un pour l'autre; & comme la deſtinée de Konigſmarck étoit de périr par la Comteſſe, ils ſe broüillerent enfin ſans retour, & ce qui acheva de perdre Konigſmarck dans ſon eſprit, fut le refus qu'il fit d'épouſer Madlle de Kielmonſée fille de la Comteſſe. Allez, lui dit-elle, vous êtes un ingrat, & vous ne méritez pas que je vous faſſe des reproches; mais vous aprendrez bien-tôt qu'on ne me mépriſe pas impunément.

La Comteſſe étant ainſi paſſée de l'amour le plus tendre à la haine la plus violente, ne penſa

ſa plus qu'à perdre Konigſmarck & la Princeſſe. Elle obligea Madame de Wic ſa ſœur, Maîtreſſe du Prince Georges, de faire naître à ce Prince des ſoupçons ſur l'attachement que Konigſmarck avoit témoigné à la Princeſſe, tandis que de ſon côté, elle tâchoit de rendre ſuſpecte la conduite de la Princeſſe à l'Electeur. Obſervez-les, Seigneur, dit-elle à ce Prince, & vous verrez bien-tôt que ce que je vous dis de leur intelligence n'eſt que trop véritable.

Pendant que tout ceci ſe paſſoit, la Princeſſe étoit très-éloignée de penſer que l'Electeur & le Prince puſſent la ſoupçonner, & ſa vertu la raſſuroit ſi fort qu'elle ne pouvoit croire que les mauvais offices que lui rendoit la Comteſſe de Plate puſſent faire impreſſion. Elle continuoit donc de traiter Konigſmarck avec une égale bonté, &

il avoit toûjours ſa confiance. La Comteſſe de ſon côté ne manquoit pas de faire remarquer à l'Electeur juſqu'aux moindres regards. Elle faiſoit un crime des actions les plus innocentes, & enfin elle gagna tant ſur l'eſprit de ce Prince, qu'il commença à croire la Princeſſe criminelle, & à la traiter avec une extrême froideur. Le Prince Georges de ſa part, animé par ſa Maîtreſſe, redoubloit la dureté de ſon procédé, & réduiſit enfin la malheureuſe Princeſſe à penſer à ſe ſéparer de lui : comme elle ne vouloit rien faire ſans le conſeil du Duc & de la Ducheſſe de Zell, elle demanda permiſſion d'y aller, ce qui lui fut accordé par l'entremiſe de l'Electrice qui ayant auſſi ſujet de ſe plaindre de la Comteſſe de Plate en étoit devenuë plus ſenſible aux malheurs qu'elle cauſoit à la Princeſſe, dont elle avoit auſſi ſa part.

Arrivée à Zell, elle ſe jette aux pieds de ſon Pere & de ſa Mere, leur conte ſes afflictions & leur demande un aſile contre les mauvais traitemens du Prince Georges. Le Duc de Zell la releva en l'embraſſant; mais il lui fit entendre qu'elle ne devoit point penſer à ſe ſéparer de ſon Epoux, qu'il ne pouvoit conſentir à ce qu'elle lui demandoit, & qu'il entendoit abſolument qu'elle retournât à Hanover. Il la quitta enſuite, & chargea la Ducheſſe de calmer l'eſprit de ſa fille & de la réſoudre ſur le ſeul parti qu'elle avoit à prendre.

La triſte Princeſſe ne trouvant donc point d'aſile dans la maiſon de ſon Pere, comme elle l'avoit eſperé, fut contrainte de retourner à Hanover. Elle y fut reçûë avec beaucoup de froideur de l'Electeur & du Prince Georges,

qui, ayant été informé de tout ce qui s'étoit paſſé à Zell, lui fit des reproches pleins d'aigreur, & la menaça de la faire repentir un jour des plaintes qu'elle avoit faites contre lui. La Princeſſe ſupporta ces menaces avec une conſtance aparente, tandis qu'elle penſoit aux moyens les plus convenables pour ſe délivrer de la perſécution qu'elle ſouffroit.

Les troubles de la Cour lui faciliterent les moyens de ſe conſulter librement ſur une telle entrepriſe, le Prince Georges étant trop occupé de ſes démêlez avec le Prince Maximilien d'Hanover ſon frere, pour pouvoir penſer à elle. Il régnoit entre ces deux Princes une animoſité mortelle. Les Courtiſans du Prince Maximilien ſouhaitoient que l'Electeur partageât ſes Etats entre ſon frere & lui; mais la fortune du Prince

Geor-

Georges, ſoutenuë par la Comteſſe de Plate, l'emporta ſur le Prince Maximilien, & ſe voyant privé de ſi belles eſperances, ſa vivacité & ſon ambition le pouſſa à tenter d'obtenir par l'intrigue & la force, ce qu'il ne pouvoit obtenir par le droit de la naiſſance.

Il commença par s'aſſurer de pluſieurs Seigneurs du Duché de Zell, qui étoient mécontens. Il envoya enſuite à Vienne un de ſes plus affidez, pour demander à l'Electeur d'être déclaré héritier du Duc de Zell, ſous prétexte que les Etats de Zell & de Hanover n'avoient jamais été ſur la même tête. Il envoya auſſi Kolm à Rome qui ſçut gagner le Pape, lui aſſurant que ſi l'Empereur accordoit au Prince Maximilien ce qu'il demandoit, ce Prince introduiroit la Religion Catholique-Romaine dans ſes Etats. Le Pontife plein de

zèle

zèle & ayant un grand aſcendant ſur l'eſprit de l'Empereur le porta à tout accorder. Kolm en conclut le traité, & retourna enſuite à Hanover, pour le faire ratifier à ſon Maître; mais il fut arrêté, on lui trouva le traité, & le Prince Maximilien s'étant ſauvé, le Comte de Plate voulut engager Kolm à accuſer la Princeſſe épouſe du Prince Georges, d'avoir eu part à ce traité. Elle s'en juſtifia parfaitement, & fit voir qu'en cela elle auroit agi contr'elle-même & contre ſes propres enfans.

Quoique l'innocence de la Princeſſe fut avérée, & que Kolm ſur l'échafaut eût déclaré qu'elle n'avoit jamais eu connoiſſance des projets du Prince Maximilien, le Prince Georges ne ceſſoit journellement de l'accabler de reproches, & animé par Madame de Wic ſa maîtreſſe, la conſpiration du Prince

ce Maximilien lui ſervoit de prétexte pour redoubler la dureté avec laquelle il la traitoit, par où il acheva de la déterminer à la fuite. Elle projetta de ſe retirer en France, dans un Convent, & n'ayant communiqué ſon projet qu'à Mademoiſelle de Molk ſa fille d'honneur, & à Konigſmarck, elle déclara à ce dernier qu'elle ſe repoſoit ſur lui ſeul du ſuccès de cette entrepriſe; mais comme les difficultez qui ſe rencontroient dans l'exécution de ce projet, obligeoient Konigſmarck d'avoir pluſieurs entrevûës avec la Princeſſe, qui lui parloit toûjours en preſence de Madlle de Molk, la nuit après que tout le monde étoit retiré dans le Palais; ces entrevûës ne pûrent être ſi ſecrettes, que la Comteſſe de Plate n'en eût connoiſſance. Elle en avertit l'Electeur, & ce Prince jugeant ſur ces

ces fauſſes aparences, ne douta point que la Princeſſe ne fût coupable, & il auroit ſans doute dès-lors éclaté contr'elle s'il avoit pû ſe déterminer ſur la maniere de les punir.

Konigſmarck prévint même pour quelque tems les effets de la colere de l'Electeur, car étant parti d'*Hanover ſous prétexte d'aller* rendre viſite à ſa ſœur, qui étoit à la Cour de Pologne, il s'en fut à Hambourg diſpoſer tout pour l'enlevement de la Princeſſe; enſuite il ſe rendit en Pologne, où dans une débauche qu'il fit avec le Roi, ayant été propoſé que chacun compteroit ſes bonnes fortunes, Konigſmarck pris de vin, conta les faveurs qu'il avoit reçû de la Comteſſe de Plate, & comme enſuite elle l'avoit preſſé d'épouſer ſa fille, & enfin toutes les infidélitez qu'elle avoit faites à

l'Electeur;

l'Electeur : Puis tombant insensiblement à parler de la Princesse, Epouse du Princesse Georges, par une imprudence des plus extraordinaires, il fit le recit du mauvais traitement qu'elle recevoit du Prince, & il dit que cette Princesse se voyant abandonnée par son Pere, étoit sur le point de fuir & de se retirer en France. Un Seigneur du Païs d'Hanover qui étoit disgracié de sa Cour, s'étant malheureusement trouvé à cette conversation, profita de l'ocasion pour rentrer en grace, & il écrivit à la Comtesse de Plate tout ce qui s'étoit passé. On prétend aussi que le Roi de Pologne donna avis à l'Electeur d'Hanover, de tout ce que Konigsmarck avoit dit.

Il seroit difficile de bien concevoir la rage de la Comtesse de Plate, à la lecture de la Lettre qu'elle reçut. Elle courut chez l'Elec-

teur

teur qui l'assura qu'il la vengeroit; & il étoit encore dans toute la vivacité de sa colere, lorsque l'infortuné Konigsmarck de retour de Pologne, vint pour le saluer, il lui fit un accueïl si glacé, que Konigsmarck qui ne soupçonnoit pas avoir été trahi, en demeura interdit, ignorant le sujet de sa disgrace, *à laquelle il auroit sans* doute été plus sensible, s'il n'avoit cru pouvoir s'éloigner bientôt pour jamais d'Hanover. L'Electeur passa brusquement à l'apartement de la Comtesse, & Konigsmarck se rendit à celui de l'Electrice où il trouva la Princesse, qui par la réception toute gracieuse qu'elle lui fit, le consola facilement du froid accueïl que lui avoit fait l'Electeur.

Quelque impatience qu'eût la Princesse de sçavoir si tout étoit prêt pour sa fuite, elle crut ne devoir

voir point s'en informer dans un lieu où tout le monde l'obſervoit, elle chargea donc Mademoiſelle de Molk d'ordonner à Konigſmarck de venir à minuit lui rendre compte du ſuccès de ſa négociation. Konigſmarck ne manqua pas d'obéïr, & la Princeſſe fixa ſon départ au lendemain. Konigſmarck la preſſa de ne point différer : il lui repreſenta que tout la favoriſoit, que le Prince Georges étoit abſent; que la Comteſſe de Plate étoit incommodée; que l'Electeur étoit trop occupé auprès d'elle pour penſer à autre choſe; mais que tout cela pouvoit changer dans un jour : Qu'il ne ſçavoit même que penſer de l'accuëil que lui avoit fait l'Electeur; qu'enfin, qu'il lui avoüoit que quoiqu'il n'eût jamais reſſenti de crainte, qu'il tremblóit maintenant qu'il la voyoit en danger, & qu'il

la conjuroit de partir dans le moment même. Toutes ces raiſons ne pûrent faire changer de ſentiment à la Princeſſe. Elle lui dit qu'elle ne pouvoit ſe réſoudre à partir ſans dire adieu à ſes enfans; que le retour du Prince Georges n'étoit point à aprehender, puiſqu'il devoit demeurer encore un mois à *Berlin, auprès du Roi* de Pruſſe ſon Beau-frere; que la colere de l'Electeur n'étoit pas à craindre, & qu'on pouvoit remettre la choſe au lendemain ſans rien riſquer. Konigſmarck fut fâché de voir la Princeſſe ſi ferme dans ſa réſolution; mais n'oſant s'y oppoſer davantage, il fut contraint de lui céder. Elle le congédia bientôt après, en lui diſant que le lendemain à la même heure elle lui remettroit toute ſa deſtinée. Konigſmarck ſe retira enſuite dans le deſſein de rejoindre ſes Gens qui l'at-

l'atendoient à quelque diſtance du Palais; mais il en fut empêché par la plus triſte cataſtrophe qui décida de ſa vie.

La Sœur de la Comteſſe de Plate qui étoit chez l'Electrice lorſque Konigſmarck y étoit venu, avoit remarqué la joye que la Princeſſe avoit témoigné de ſon retour, & que cette Princeſſe avoit donné quelques ordres ſecrets à Mademoiſelle de Molk, & lui avoit parlé en particulier. Elle crût qu'il devoit y avoir du myſtere, & courut faire part de ſes ſoupçons à l'Electeur & à la Comteſſe de Plate. Ils furent tous du même ſentiment, & ne douterent point que ce ne fût pour ménager une entrevûë entre la Princeſſe & Konigſmarck. La Comteſſe de Plate dit là-deſſus tout ce qu'elle put pour animer l'Electeur à la vengeance, & voyant que l'Electeur

étoit prêt à la ſatisfaire, & qu'il ne balançoit plus que ſur le choix des perſonnes qu'il chargeroit d'une ſi cruelle commiſſion, elle lui dit qu'elle s'étoit aſſurée de quatre hommes qui n'attendoient que ſes ordres pour fraper. Elle les envoïa chercher, & lorſqu'ils furent venus, l'Electeur les reconnut pour être de ſes Gardes. Il leur parla lui-même, & leur ordonna d'aller attendre Konigſmarck dans une des Galeries du Palais aboutiſſant à l'apartement de la Princeſſe, par laquelle il étoit obligé de paſſer en ſe retirant; de l'attaquer là & de lui ôter la vie. La Comteſſe de Plate exigea de l'Electeur d'aſſiſter lui-même à cette affreuſe exécution, & lui qui n'avoit pas la force de la refuſer y conſentit, & ſe rendit déguiſé le viſage couvert, accompagné des quatre aſſaſſins dans la Galerie. Il n'y attendit pas

long-

long-tems le malheureux Konigſmarck y ayant paru quelques momens après. Les Gardes l'attaquérent, mais ne pûrent le ſurprendre; il mit l'épée à la main, & leur auroit vendu chérement ſa vie, ſi ſon épée ne s'étoit caſſée après quelque inſtant de combat. Se voyant ſans défenſe : *Arrêtez un moment*, dit-il à ſes meurtriers, *dites à celui qui vous envoye, que mon ſang lui ſuffiſe, & qu'il épargne celui de l'innocente Princeſſe.* Il tomba mort en prononçant ce nom ſi cher pour lui. L'Electeur parut alors, il ordonna qu'on jettât cet infortuné corps dans des lieux ou latrines qu'il fit murer le lendemain. Il alla enſuite annoncer à la Comteſſe qu'elle étoit vengée, & cette femme en reçut la nouvelle avec une joye que ſon ame ſeule pouvoit reſſentir.

La Princeſſe ignoroit cependant

les malheurs de Konigſmarck; elle s'étoit miſe au lit dès qu'elle avoit été ſeule; mais l'agitation de ſon eſprit ne lui avoit point laiſſé goûter de repos, mille penſées étoient venuës l'inquieter, & l'ocupoient encore lorſque l'heure de ſon lever aprochant, Mademoiſelle de Molk entra dans ſa chambre. Préparez-*vous, Madame,* à d'étranges nouvelles, lui dit cette fille, je voudrois vous les cacher pour vôtre repos; mais il vous importe ſi fort d'en être informée, que ſans me rendre criminelle envers vous, je ne puis garder le ſilence. Dites, dites, reprit la Princeſſe en l'interrompant, je ſuis préparée aux événemens les plus facheux. Elle lui aprit donc que Konigſmarck n'étoit point rentré chez lui, que ſes Gens le cherchoient par tout ſans pouvoir le trouver, qu'ils étoient fort en peine pour

ſa vie, d'autant plus qu'on diſoit avoir entendu pendant la nuit un grand bruit dans une des Galeries du Palais, & qu'on avoit trouvé au même endroit beaucoup de ſang répandu, comme d'un homme qui avoit été aſſaſſiné. Konigſmarck eſt mort s'écria la Princeſſe, & il n'eſt mort que pour m'avoir été attaché & pour avoir voulu me ſervir.

On vint dans ces intervales avertir la Princeſſe que les Papiers de Konigſmarck avoient été enlevez, & à cette nouvelle, elle ne douta plus qu'elle ne fût perduë par l'aprehenſion qu'elle avoit que Konigſmarck n'eût gardé les Lettres qu'elle lui avoit écrites au ſujet de ſa fuite pendant le voyage qu'il avoit fait en Pologne: Les ſoupçons de la Princeſſe ne ſe trouverent que trop véritables. L'imprudent Konigſmarck avoit

effectu-

effectivement conſervé ces fatales Lettres. Elles furent trouvées ; on découvrit le deſſein qu'elle avoit eu de ſe retirer en France ; les railleries piquantes qu'elle faiſoit des amours de l'Electeur avec la Comteſſe de Plate, & les plaintes qu'elle rendoit de la dureté du Duc de Zell ſon pere, & du Prince Georges ſon mari, dont elle traitoit l'un de vieux tyran, & l'autre de bourreau de mari.

L'indignation de l'Electeur fut extrême après la lecture de ces Lettres, & s'abandonnant à ſon reſſentiment, il envoya arrêter Mademoiſelle de Molk, & fit ordonner à la Princeſſe de ne point ſortir de ſon apartement. Il dépêcha en même-tems un Exprès au Prince Georges pour le faire revenir, & envoya le Comte de Plate au Duc de Zell, pour l'in-

former

former de tout ce qui s'étoit paſſé à l'égard de ſa fille.

Le Prince ne tarda pas à venir à Hanover, & blâma d'abord l'éclat qu'on avoit fait en arrêtant la Princeſſe & Mademoiſelle de Molk. Mais il changea bientôt de ſentiment quand on lui eut fait voir les Lettres de la Princeſſe à Konigſmarck, il aprouva non-ſeulement tout ce qui avoit été fait; mais il réſolut de pouſſer ſa femme à bout.

Le Duc de Zell aprouva également tout ce qui avoit été fait, & il manda à l'Electeur que puiſque ſa fille témoignoit par ſes Lettres avoir oublié qu'il étoit ſon Pere, qu'il ne vouloit plus la reconnoître pour ſa fille, & qu'il le rendoit entierement le maître de ſa deſtinée.

La Ducheſſe de Zell fut plus ſenſible au malheur de ſa fille, elle

le ſe jetta aux pieds de ſon mari, pour lui demander qu'il protegeât l'infortunée Princeſſe ; mais ce Prince fut inſenſible à ſes larmes, & lui répondit froidement qu'il ne ſe ſouvenoit plus d'avoir une fille. La Ducheſſe lui écrivit pour l'exhorter de ſe ſoumettre aux decrets de la Providence, & d'attendre *patiemment de la bonté* de Dieu & du tems, une meilleure fortune.

Le Comte de Plate rendit cette Lettre à la Princeſſe, & lui dit en même-tems de la part de l'Electeur, qu'elle ſe préparât pour retourner dans le Païs de Zell où on étoit réſolu de l'envoyer. *Un* Capitaine des Gardes entra dans l'inſtant, pour annoncer à la Princeſſe qu'il étoit tems de partir, il étoit auſſi chargé de lui aprendre la mort de l'infortuné Konigſmarck, ce qui ne laiſſa pas d'at-

tendrir la Princeſſe, qui juſques-là n'avoit pû s'empêcher de ſe flâter qu'on n'en étoit pas encore venu à une telle violence. Elle honora ſa mémoire de quelques pleurs, & ſe reprochant ſa mort comme ſi elle en avoit été complice, le Palais d'Hanover lui fit horreur. *Allons*, dit-elle à ſon Conducteur, *quittons ces lieux Barbares, dans quelque endroit que vous me meniez, il me paroîtra moins affreux que ce Palais horrible.* Elle ſortit de ſon apartement en prononçant ces mots, & fut monter dans ſon caroſſe, ſans ſçavoir où on la conduiſoit. Elle arriva au Château d'Alhen à ſix mille de Zell après quelques heures de marche. Le Gouverneur l'y reçut avec beaucoup de reſpect, il la conduiſit dans l'apartement qui avoit été préparé pour elle, & lui annonça que c'é-

toit dans ce Château où elle devoit paſſer le reſte de ſes jours. Il lui preſenta les Domeſtiques nommez par l'Electeur & le Duc de Zell, pour la ſervir, qui étoient tous gens à elle inconnus.

Le lendemain de ſon arrivée on lui envoya deux Secretaires d'Etat, pour lui demander ſi, à la honte du Duc de Zell & de l'Electeur, elle n'avoit pas eu deſſein de ſe retirer avec Konigſmarck en France, & ſi elle n'avoit jamais eu de commerce criminel avec lui. La Princeſſe répondit qu'il étoit vrai, que ne pouvant plus ſuporter les mauvais traitemens de ſon époux, elle avoit été réſoluë de ſe retirer en France, dans un Convent, que Konigſmarck devoit l'accompagner dans ce voyage, n'ayant à elle d'autres perſonnes à qui elle pût ſe confier : Mais quant au commerce dont on l'accuſoit,

qu'elle

qu'elle prenoit Dieu à témoin de ſon innocence.

Perſonne ne la crut coupable; cependant le Duc de Zell ſon pere, ne put ſe réſoudre à lui pardonner, il ne pouvoit oublier la maniere dont elle avoit parlé de lui dans les Lettres qu'elle écrivoit à Konigſmarck, & quelque priere que lui fit la Ducheſſe, de rendre la liberté à ſa fille, il n'y voulut jamais conſentir.

L'Electeur cependant informé de ce qui s'étoit paſſé, & aprehendant toûjours le retour du Duc de Zell vers ſa fille, & qu'il ne la vengeât de l'outrage qu'on lui avoit fait, en changeant l'ordre de la ſucceſſion de ſes Etats au préjudice du Prince Georges: L'Electeur, dis-je, porta ce Prince à offrir à la Princeſſe de ſe réünir avec lui. Il lui en fit faire la propoſition... *Dites au Prince*

Georges, répondit-elle à celui qui lui vint parler de ſa part, *qu'après ce qui s'eſt paſſé entre lui & moi, il ne peut plus y avoir de réünion; puiſque ſi je ſuis coupable, je ſuis indigne de lui; & que ſi je ſuis innocente, il n'eſt pas digne de moi.* Le Prince Georges fut tellement irrité de ce refus, qu'il ſollicita ſon Beau-pere à conſentir qu'il fit caſſer ſon Mariage dans les formes; & ce Prince y ayant donné ſon aveu, le Prince Georges fit aſſembler les Conſiſtoires d'Hanover & de Zell, qui déclarerent le Mariage de ce Prince nul, lui permettant de ſe remarier, ſans toutefois que la Princeſſe ſa femme pût joüir des mêmes droits.

Ce Divorce fut un des derniers ouvrages de l'Electeur de Hanover. Il devint quelque-tems après paralitique, & en même-tems fut attaqué

attaqué d'une colique qui ne lui donna preſque point de relâche pendant deux ans, & ſe voyant à la fin de ſes jours, il envoya prier le Duc de Zell ſon frere, de venir recevoir ſes derniers embraſſemens. Le Duc de Zell s'étant rendu à Hanover, l'Electeur lui fit aſſurer par ſerment qu'il ne rendroit point la liberté à ſa fille, & qu'il ne feroit aucun changement dans la ſucceſſion de ſes Etats qui demeureroient au Prince Georges. Le Duc de Zell lui promit tout, & tint ſa promeſſe. La Comteſſe de Plate ne ſurvécut guéres à l'Electeur, elle mourut deux ans après lui, & ces deux années furent pour elle une ſuite continuelle de maux pareils à ceux que l'Electeur avoit ſoufferts. Un Medecin de Hambourg entreprit de la guérir, & la faiſoit baigner deux fois par jour

dans du lait ; la Comteſſe croïoit faire une grande charité de donner ce lait à des pauvres.

La mort de l'Electeur, porta cependant quelqu'adouciſſement à la priſon de la Princeſſe. La Ducheſſe obtint la permiſſion pour elle & quelques Dames de Zell, de pouvoir aller paſſer de tems en tems quelques jours avec elle. Cette infortunée Princeſſe ſuportoit ſa diſgrace avec une conſtance admirable, ſes occupations étoient la lecture & la promenade. Elle vécut dans cet état pluſieurs années pendant leſquelles elle aprit que Mademoiſelle de *Molk* qui avoit été enfermée dans la Tour de Nieubourg, s'étoit échapée à ſes Gardes & s'étoit retirée à Vienne. Cette fille eut le courage de ſe laiſſer aller en bas de la hauteur de cent quatre-vingt pieds ; elle fit quatorze

lieuës

lieuës d'Allemagne, à pied, pour ſortir des Etats d'Hanover.

Le Duc de Zell étant venu à mourir ſans vouloir voir ni pardonner à la Princeſſe ſa fille, cette mort aporta un grand changement à la fortune de la Ducheſſe de Zell. Le Prince Georges devenu par cette mort, Souverain de ce Païs, ſe laiſſoit entierement gouverner par Bernſtorf qui occupoit auprès de lui la place du Comte de Plate, mort après avoir été ſix ans aveugle. Ce Miniſtre ne ceſſa point de chagriner la Ducheſſe qui eut de la peine à ſe conſerver la liberté de voir ſa fille. On l'obligea de quitter le Palais de Zell, quoique le Prince Georges ne vint point l'occuper, & on lui fit toutes ſortes d'outrages.

Le Ciel ſembloit néanmoins vouloir venger la Ducheſſe de Zell & la Princeſſe ſa fille, elles

virent périr tous leurs ennemis, & leur ſurvécurent. Madame de Wic traîna une vie languiſſante, & ſes infirmitez l'obligerent à garder le lit pluſieurs années. Bernſtorf ne put ſe ſoutenir dans la faveur, & mourut de deſeſpoir de lui avoir ſurvécu. L'Electrice d'Hanover finit ſes jours lorſqu'elle étoit le plus près de monter ſur le Trône d'Angleterre, ce qu'elle avoit ſouhaité toute ſa vie avec une paſſion extrême. Le Prince Georges fut le ſeul favoriſé de la fortune, car la Reine Anne étant morte * quelques mois après l'Electrice, il fut reconnu Roi d'Angleterre dans le tems qu'il ne l'eſperoit plus. Il paſſa dans cette Iſle & y mena avec lui ſon fils unique qu'il avoit eu de nôtre infortunée Princeſſe qui n'envia point le

* Au mois d'Août 1714.

le bonheur du Prince Georges. Elle fut ſenſible d'aprendre que ſon fils étoit aimé des Anglois; mais la ſatisfaction qu'elle en eut fut bien-tôt changée en triſteſſe, puiſqu'elle vid encore mourir ſa mere, ſon unique conſolation. Cette mort la fit penſer à la ſienne qui arriva quelque tems après. Le Roi Georges en aprit la nouvelle avec ſa froideur ordinaire; il ne daigna pas même en prendre le deüil, & trouva mauvais que le Roi de Pruſſe ſon Gendre fit cet honneur à la Princeſſe.

Le Roi Georges ne ſurvécut guéres ſon épouſe, il mourut peu de mois enſuite *. Son fils lui a ſuccedé ſous le nom de Georges II. il régne avec gloire & fait les délices de ſes Peuples.

* Le 22 Juin 1727.

FIN.